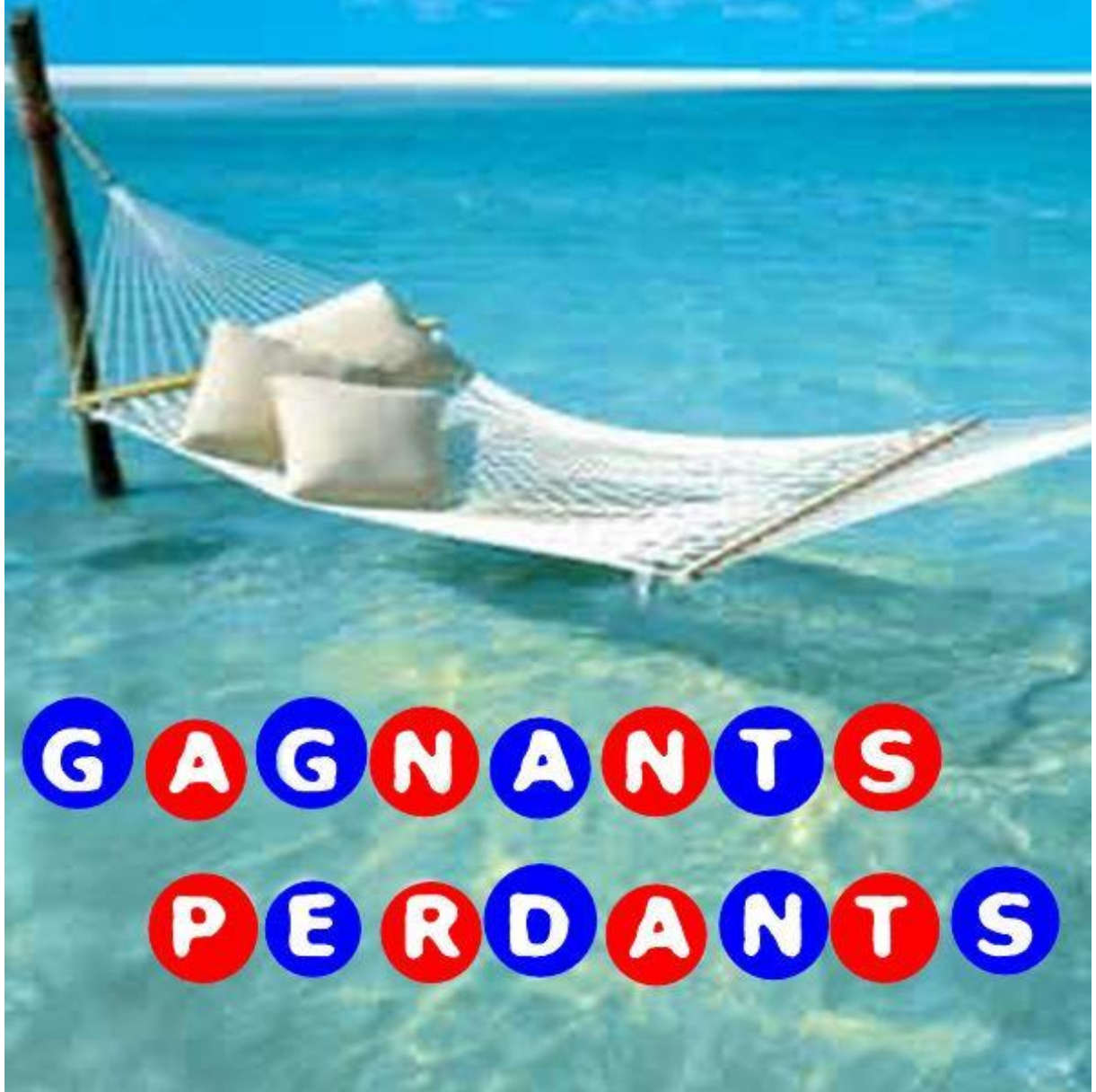


# Nicolas Eschrich

Second roman



Nicolas Eschrich

# **Gagnants Perdants**

– Roman –

Copyright © Nicolas Eschrich 2012

Tous droits réservés.

© Nbek Editions

ISBN : 978-2-9541332-1-8

## Prologue

Vendredi 13 mai 2011

Rien n'avait changé de l'ordinaire. J'avais effectué ma journée type sans commettre le moindre écart. Et pourtant, tout avait changé. Scotché devant mon écran de télévision, j'avais patiemment attendu la fin du journal de France 2, zappant d'une chaîne à l'autre, à la recherche du divertissement qui parviendrait à rendre le temps moins monotone. Mais en dépit de tous mes efforts, un constat d'échec s'imposait. Une fois de plus, mon rythme cardiaque s'emballait avant le tirage quotidien du loto qui allait forcément changer ma vie. Même si je n'avais pas à me plaindre de mon parcours, je demeurais persuadé qu'il pouvait encore prendre une tout autre voie pour atteindre des sommets encore inexplorés. N'en déplaise à ma femme et à mes trois enfants, j'aspirais à mieux, à plus grand, à quelque chose d'extraordinaire même.

Ce vendredi 13, perdu au milieu du mois de mai, contrastait avec toutes les déconvenues que j'avais dû subir, les ritualisant même avec l'ouverture systématique d'une bière à l'annonce des résultats, comme pour noyer ma déception. Je gardais toutefois une bouteille de champagne à la cave pour le fameux jour J, celui qui me transformerait en millionnaire. Le ticket à la main, je vis mes numéros apparaître un à un à l'écran comme dans un rêve. Le 17, le 47, le 11, le 36, le 9, le 2 et pour finir le 1. Les cinq bons numéros et les deux étoiles. J'avais alors sauté sur mon canapé, crié à en avoir mal à la tête, couru dans tout le salon puis pleuré. J'avais fait tout cela. Peut-être pas dans cet ordre-là mais j'avais bel et bien effectué toutes ces actions. J'avais savouré mon champagne bas de gamme comme un grand cru. Ma bouteille s'était même transformée en Jéroboam.

Finis les levers à 6H30 du matin voire parfois plus tôt. C'en était aussi terminé des tracasseries administratives et du Pôle emploi de Roubaix dont je connaissais désormais chaque centimètre carré des locaux. Plus jamais je n'aurais à subir l'avanie d'une convocation de mon banquier pour, je cite, « régulariser la situation ». Je visualisais cette publicité pour une banque, dont le nom m'échappait en cette soirée mémorable, au slogan évocateur : « Mon banquier c'est moi ». Cela apparaissait désormais comme une évidence. Le mouton docile que j'étais devenu allait pouvoir se muer en loup. Oh ça, pour sûr, j'allais flamber. Les idées ou projets ne manquaient pas.

En premier lieu, la voiture, symbole de la réussite par excellence, allait très certainement symboliser ce changement de situation. Un 4X4 ou plutôt un crossover allait prendre sa succession. Quoi d'autre ? Les images défilaient dans ma tête. La maison. Certes mais que faire ? En changer, l'agrandir ? Une moto. Oh oui, voilà ce qu'il me fallait : une grosse moto japonaise qui ferait tourner bien des têtes. Une nouvelle femme ? Non. Je n'avais même pas encaissé ce chèque colossal que déjà la tête me tournait. Pour preuve, je ne parvenais même pas à me concentrer suffisamment pour me remémorer son montant. 10 millions ? Non, c'était moins. Quoique... C'était un tirage exceptionnel, pour un vendredi 13, avec une cagnotte inédite. Cela devait sans nul doute se situer vers des sommets peut-être même encore vierges. De toute façon, ma fortune était faite. Le ou les chiffres situés avant les zéros n'avaient que peu d'importance du moment qu'il y en avait beaucoup. En imaginant cette somme, je fus frappé par la peur.

Une peur soudaine et indicible. Je réalisai juste qu'elle ne m'appartenait pas encore. Et si ce ticket venait à se perdre. Et si j'étais victime d'un cambriolage. Et si ma femme partait avec. Et si ma maison brûlait... Que faire de ce bout de papier en attendant la délivrance ? Le cacher sous mon oreiller ? Non, je risquerais de le froisser, de le déchirer et de le rendre illisible. Je pouvais décider de l'enterrer dans le jardin dans un petit coffre. Mais

*qu'advierait-il alors en cas de fortes pluies ? Le scotcher sous un lit ou sous une étagère, protégé par un bout de plastique ? J'en revenais alors à mon scénario catastrophe de la maison en feu. Mon précieux n'y survivrait pas. J'avais aussi la possibilité de le déposer dans un coffre à la banque mais, là encore, en cas d'incendie, de vol, d'inondations ou de n'importe quel autre fait divers, il ne se trouvait pas en sécurité. Je passai ainsi toutes les cachettes potentielles en revue sans en valider une seule. Mon état de stress ne cessait d'augmenter. C'était d'autant plus vrai qu'une autre idée, d'abord hésitante au début, prenait de plus en plus corps dans mon esprit. Pouvais-je et surtout devais-je faire confiance à ma femme et à mes enfants ?*

*Les connaissant mieux que quiconque, je n'arrivais pas à les imaginer traînant des jours durant ce lourd secret. Et s'ils se mettaient à parler autour d'eux... Je préférerais couper court à ces conjectures. Mais dans le cas contraire, où je garderais seul cette information, j'arrivais à douter de moi. Avec autant de millions virtuels pesant sur mes épaules, je n'allais pas pouvoir continuer à jouer le rôle dans lequel j'excellais depuis de nombreuses années déjà, celui de mari, de père et d'ouvrier lambda. Mon attitude allait susciter des doutes puis de la jalousie et enfin de la convoitise. A ces pensées, mon rythme cardiaque s'accéléra encore. Désormais mes mains étaient devenues moites, des gouttes de sueur perlaient sur mon front tandis que mes aisselles commençaient à me gêner. Ma chance insigne n'avait pas fait long feu. La malédiction s'abattait à présent sur moi. Totalement en nage, je ne pus contenir plus longtemps ma vessie. Sur les W.C., en transe, j'urinai pendant un laps de temps interminable. J'aurais tant voulu que mes peurs et mes angoisses disparaissent à jamais dans la cuvette des toilettes. Comment allais-je me dépêtrer de cette situation inédite ?*

- Mais Serge... qu'est-ce que tu fais ?
- Hé ! Réveille-toi, t'es en train de pisser partout !!!
- Mais c'est pas vrai ! Ah bien, celle-là si je m'y attendais.

Non, tout cela ne pouvait pas être un rêve ou plutôt un cauchemar. La voix nasillarde qui venait de m'extirper de mon sommeil ne pouvait être celle de ma femme. Et pourtant, elle me paraissait si familière. Toujours immobile, je me pinçai pour ôter mes derniers doutes. Mais l'odeur de mon urine était déjà parvenue à mes narines. Et j'avais déjà pris conscience depuis quelques secondes de la situation incongrue dans laquelle je me trouvais. Je mis encore un peu de temps avant de totalement reprendre conscience et de murmurer, d'une voix à peine intelligible, mes premiers mots de cette nouvelle journée :

- Désolé. J'ai fait un mauvais rêve. Et là, tout de suite, je pensais être tranquillement sur les toilettes pour vidanger ma vessie. Mais visiblement, je ne m'y trouvais pas.

- Je te le confirme. Mais... tu vas bien ? T'as un visage de déterré et tu sembles en nage. De quoi rêvais-tu ? ajouta-t-elle après m'avoir scruté de très près.

- Non ! maugréai-je. Je viens de me pisser dessus et je ne me souviens de rien d'autre, mentis-je d'une manière éhontée.

Je ne tenais pas à être la risée de ma femme à 2H du matin et de mes enfants au petit déjeuner. L'homme qui rêvait de millions pendant son sommeil et qui se réveille dans son urine. Non, cet incident n'allait pas faire les gros titres du quotidien de bord de ma demeure. Il ne me restait plus qu'à prendre une douche, laisser ma femme changer les draps et lui faire promettre de tenir cela sous silence. Enfin, il me suffirait d'oublier. Mais à visualiser la tournure que prenaient les événements dans mon rêve, je pensais plutôt m'en être bien sorti. Après tout, une immense fortune générerait sans doute plus de stress qu'un quotidien quelconque. Peu importait la véracité de ces dires, je devais de toute façon m'y raccrocher. J'allais sans doute devoir subir quelques journées difficiles après une telle déconvenue mais la routine reviendrait bien vite. Je n'en doutais pas une seule seconde.

## **Chapitre 1 : Du rêve à la réalité**

*Jeudi 29 septembre*

Le quotidien avait effectué son œuvre, balayant à la fois mes espoirs et mon amère déception. Plus de quatre mois plus tard, j'avais presque réussi à ôter de mon esprit cet épisode peu glorieux. Mes millions envolés, j'avais bien dû me résoudre à reprendre mes habitudes. Et en ce jeudi après-midi, en ce début de l'automne, il me tardait de débaucher et de me prélasser sur ma terrasse, confortablement installé dans la chaise longue un verre à la main. Avec cet été indien qui se décidait enfin à pointer le bout de son nez, je n'avais que trop d'heures de soleil à récupérer après des mois de juillet et d'août tristounets dans l'ensemble. J'avais tout mis en œuvre pour finir un peu plus tôt, jouant à plusieurs reprises avec les limitations de vitesse pour gagner un peu de temps entre chaque course. Et heureusement pour moi, aucun homme en uniforme n'était venu contrarier mes plans. A 16H30, j'avais pu narguer les collègues croisés sur le chemin me séparant du vestiaire à mon véhicule. La chaleur qui s'était alors dégagée de l'habitable m'avait conforté dans mon choix.

Une demi-heure plus tard, l'ambiance changea. Je pestais seul et à haute voix dans ma voiture contre cette maudite chaleur et contre le temps déréglé avec des phrases les unes plus banales que les autres : « Mais on n'a plus de saison ! C'est vraiment du n'importe quoi » ou « L'été en plein automne maintenant... mais où va-t-on ? ».

Et si je me laissais aller à des plaintes aussi grotesques, c'était que le sentiment de passer une bonne journée qui m'avait habité depuis mon réveil venait de disparaître. Une batterie capricieuse était passée par là. Après de multiples essais, mon antique 306 n'avait jamais redémarré. Sur le parking, en position de faiblesse, j'avais eu le droit à des regards sceptiques, moqueurs ou navrés. Certains y étaient allés de leur petite phrase, contribuant à renforcer un énervement qui ne cessait de grandir en moi.

- Mmmh. Ca ne sent pas bon ça, on dirait que c'est la batterie, avais-je pu entendre.
- Attention, tu vas noyer le moteur, avait cru bon d'ajouter un autre.

Je m'étais alors abstenu de répliquer par des mots bien tranchés du style : « Non sans blague connard ?! » ou « T'as trouvé ça tout seul Ducon ? ». Au lieu de m'attirer l'animosité des autres ouvriers, je m'étais contenté d'aller voir celui que je connaissais le plus. Il m'orienta très vite vers un de ses voisins qu'il me semblait n'avoir jamais vu. Mais ce dernier possédait le précieux sésame qui allait me permettre de pouvoir rentrer chez moi : des câbles de démarrage. Instantanément, j'en fis mon meilleur ami, lui tapant sur l'épaule tout en lui demandant comment il allait et en l'invitant à me dépanner au plus vite. D'un geste brusque de la main, je l'invitai à rejoindre mon véhicule tandis que je le poussai légèrement à l'aide de mon autre bras, toujours placé sur son épaule. Je n'avais déjà que trop perdu de temps. Ma stratégie s'avéra gagnante car, ainsi sous pression, il m'avait aidé en un rien de temps. Sur les coups de 17H, je pus enfin prendre le chemin de mon domicile. Mais l'énervement et la chaleur m'avaient fait transpirer à grosses gouttes.

Sur le trajet du retour, une voiturette et un tracteur semblèrent prendre un malin plaisir à retarder un peu plus mes retrouvailles avec mon bain de soleil. Je fulminai derrière mon volant, guettant la moindre occasion pour dépasser ces deux gêneurs. La voiture sans permis ne résista que peu de temps à mon impatience. Quant au second, il fut vite effacé au profit d'une petite ligne droite où j'en profitai pour injurier les voitures restées derrière lui. Et alors quoi ? N'avaient-ils rien sous le capot ou était-ce la ligne continue qui les freinait ? Ce n'était qu'un véhicule agricole floqué de son vingt-cinq au derrière. Un coup franc sur la pédale d'accélérateur réglait rapidement le problème. Mais je n'eus pas le temps de m'épancher plus

sur leur manque de vaillance. Un homme en bleu me bloqua le passage un peu plus loin, m'ordonnant de me rabattre sur le côté de la route.

– Merde, merde et merde, vociférai-je. Décidément, c'est ma journée !

Et alors que je me garais sur le bas-côté, je pus observer avec dépit le tracteur et le lot de véhicules le suivant me doubler en toute quiétude. Et comme si ma peine ne suffisait pas, le gendarme, particulièrement zélé, mit un point d'honneur à me faire la morale en sus de l'amende minorée de 90 euros et d'un retrait de trois points pour franchissement d'une ligne continue. Ma défense, certes pitoyable, basée sur la narration de ma dernière heure ne parût pas attendrir le représentant des forces de l'ordre. Bien au contraire, il se mit même à effectuer le tour complet de la voiture, scrutant avec attention l'état de mes pneus et des optiques, à l'affût du moindre défaut à la réglementation. Et pourtant, fier de plusieurs années de conduite, je savais pertinemment que cette satanée ligne blanche avait valeur de mur infranchissable. Ma fille avait même narré une anecdote marquante, lors de son examen du permis de conduire, quelques années auparavant. Coincée derrière un vélo pendant un bon moment le jour même de son permis, l'inspecteur, visiblement agacé, avait fini par lui dire :

– C'est bon, allez-y, je crois que vous avez compris le concept de la ligne blanche.

Le gendarme semblait être d'un autre avis à mon égard. Le tout ne dura pas plus de cinq minutes. Pour seule consolation, je pouvais me dire que, de toute façon, le passage par la case gendarmes aurait été obligatoire puisqu'à défaut de ce franchissement, ils auraient tout aussi bien pu m'arrêter pour excès de vitesse quelques minutes plus tôt ou plus tard. Sur tout le trajet, j'avais adapté ma conduite à mon humeur. Du matin au soir, je m'étais donc plus qu'affranchi du code de la route. Un semblant de justice semblait se dessiner...

Mais alors que j'étais parvenu à endiguer la fureur qui montait de plus en plus en moi, tentant de relativiser cette amende et ces précieux points manquants à mon papier rose, je vis réapparaître, comme dans un mauvais tour, le véhicule à l'origine du délit : le fameux tracteur ! Les dents serrées, avec une rage désormais bien visible, je n'hésitai pas une seconde en le doublant sans aucune visibilité, dans un virage naissant, à vive allure. Je tenais à en avoir pour mon argent avec celui-là ! La stupidité de mon acte irréfléchi ne vint pas immédiatement me frapper. Seule la jouissance et un sentiment irréel de vengeance, presque de justice, m'habitèrent alors. Je fus même apaisé, dans un second temps, de voir l'énorme véhicule et sa remorque devenir un minuscule point dans mon rétroviseur. C'était comme si j'abandonnais mes problèmes sur place en quête d'un avenir plus radieux. Pourtant, quelques minutes plus tard, la porte de garage récalcitrante, et toujours pas réparée, me ramena rapidement à mon triste sort. J'avais intérêt à résoudre ce problème rapidement sous peine de voir ressurgir sous peu les jérémiades de mon épouse. Néanmoins, je décidai sagement de m'abstenir de bricoler en ce jour particulier. Je ne connaissais que trop l'adage « jamais deux sans trois ». Après ma panne et mon amende, j'appréhendais la troisième tuile de la journée. Si les années m'avaient appris quelque chose, c'était bien cela. Se méfier, toujours rester sur ses gardes. Même au fond du trou, on trouvait toujours une personne pour nous enfoncer un peu plus ou une catastrophe naturelle impensable nous précipitant toujours plus bas. Ma sagesse, du haut de mes 51 balais, se résumait ainsi à cette philosophie de vie : il faut toujours s'attendre à pire. C'est la seule assurance de ne jamais être déçu.

Au moins, mon jardin ne faisait pas peine à voir, c'était toujours cela de pris. En renfermant le garage par l'extérieur, ce fut la réflexion que je me fis. Si certaines choses laissaient à désirer, comme la fermeture du garage par exemple ou même l'état général de la maison, qui avait besoin d'un net rafraîchissement, d'autres relevaient le niveau. Et les contours de la maison en faisaient partie. Nos invités ne manquaient jamais de nous faire remarquer, à notre grande fierté, que notre terrain de 550 mètres carrés demeurait très bien entretenu, grâce à un vrai travail d'équipe. A Corinne, ma femme, revenaient l'honneur du désherbage manuel et de l'entretien des pourtours de fleurs tandis que je revendiquais la tonte

régulière de la pelouse et la taille des haies au printemps. En allant chercher le courrier, je ne pus m'empêcher d'admirer notre demeure et d'éprouver un sentiment de fierté. Ce dernier se dissipa très vite lorsque je m'aperçus que la boîte aux lettres était vide. Quel idiot faisais-je ! Corinne, du fait de son mi-temps, ne travaillait jamais le jeudi après-midi. Elle avait depuis longtemps cherché le courrier. Et pourtant, je me faisais régulièrement prendre à ce piège qui n'en était pas réellement un. Aussitôt, ma vue se fit plus précise, comme aiguisée par cette petite déconvenue. Et le tableau changea avec. Des mauvaises herbes émergeaient entre les pavés, les tâches vertes et rouges contre le mur se tenaient là pour me rappeler que la fuite à la gouttière grossissait de jour en jour, les quelques fissures de la maison me semblaient démesurées et les endroits décrépits du mur de plus en plus nombreux. En somme, la situation était loin d'être idyllique. Il ne me restait dès lors qu'à franchir la porte d'entrée en espérant y trouver un bon accueil pour oublier les récentes péripéties.

La première personne que je vis fut mon fils, Jérémy, avachi sur le canapé, devant la télévision, un bol de céréales à la main. Il était assez grand et mince. Son regard aux yeux marron était rendu noir par son habitude de froncer les sourcils. Il gardait les lèvres serrées. Silencieux comme moi, on entendait plus souvent de sa part les portes claquer que le son de sa voix. Il portait les premiers sweats et pantalons qui lui tombaient sous la main, ce qui était un caractère commun avec sa petite sœur Aurélie. En cela, ils étaient en marge de leur génération, pour laquelle l'apparence était primordiale. Corinne s'inquiétait parfois de son côté influençable car il aurait tout fait pour sa bande d'amis, y compris des bêtises. Ses cheveux étaient négligés, mais volontairement selon lui, ce qui était censé tout changer. Pour ne pas dépareiller avec l'ensemble, il portait un jeans qui laissait entrevoir son caleçon et un pull marron, de la même couleur que ses yeux. Sa taille m'impressionna, comme souvent lorsque j'y faisais attention. Il avait déjà dépassé mon mètre soixante-douze et n'avait même pas encore fini sa croissance. Il me lança un regard abêti, ne répondant à mon bonjour que par un simple hochement de tête. Visiblement, l'adolescence et les longues heures passées devant des émissions de télé-réalité ne l'avaient pas rendu plus intelligent...

Je dus contenir mes nerfs pour ne pas exploser. Je ne savais même pas pourquoi il était rentré avant moi et encore moins pourquoi il était prostré devant l'écran bleu en lieu et place de résoudre des équations à plusieurs inconnues, de rédiger une dissertation ou faire ce que devait faire tout élève ordinaire de seconde. Non seulement il n'avait pas salué son paternel décemment mais, en plus, il ne travaillait pas et salissait même le canapé. Comment pouvait-on manger allongé des céréales baignées dans le lait ? La remise au pas s'avéra brutale pour lui d'autant plus qu'il ne la vît pas venir. Plutôt que de m'emporter, j'avais opté pour une méthode plus douce mais tout aussi radicale. J'avais discrètement subtilisé la télécommande puis j'avais déplacé mes 75 kilogrammes jusqu'au disjoncteur où j'avais fait faire un aller-retour au bouton marche/arrêt. Le premier juron de mon fils m'avait arraché un sourire. Il fut rapidement suivi de beaucoup d'autres. Il ne me restait plus qu'à produire mon spectacle avec une rentrée triomphale la télécommande bien en vue et de me lancer dans un grandiloquent sermon. Jérémy pesta et remonta dans sa chambre sans demander son reste. Il savait très bien que son vieux père, comme il aimait m'appeler si affectueusement, aurait comme toujours le dernier mot. Au pire, notre désaccord allait faire trembler les murs. Au mieux, il aboutirait à une porte claquée. Depuis un certain temps désormais, j'avais abandonné toute tentative rationnelle de dialogue. Les conversations se ressemblaient tellement qu'elles ne m'intéressaient plus. Avec mon épouse, nous héritions toujours du rôle de méchants, de vieux ou de gens qui ne comprennent rien à rien. Nos relations semblaient condamnées à aller à vau-l'eau. Je devais juste m'y résoudre et continuer d'espérer un hypothétique miracle.

Après m'être rafraîchi à l'aide d'une bière, je me mis en quête de ma chaise longue sur la terrasse. Mais je n'y trouvai aucune place vacante. La mère et la fille occupaient les deux

chaises relaxantes. Impossible de se tromper ! Deux brunes de taille semblable, un mètre soixante-cinq, aux traits de visage si communs. En observant bien ma fille, j'avais parfois l'impression de me tenir devant mon épouse lorsque je l'avais rencontrée. Pauline avait teint ses cheveux en blond il y a quelque temps. On commençait à en voir les racines. Son visage entier était fin, tout était fait de la même facture, son nez, ses oreilles délicates, son menton et sa bouche mince. Elle maquillait beaucoup ses yeux noisette. Elle adoptait généralement une attitude nonchalante qui contrastait avec celle de sa mère dynamique. Corinne lui faisait d'ailleurs souvent la remarque qu'elle aurait pu s'habiller un peu mieux, et que les sous-vêtements n'étaient pas faits pour être vus. En effet, les débardeurs courts et moulants associés à un jogging n'étaient pas la meilleure façon de mettre en valeur cette jeune maman qui avait gardé quelques kilos de grossesse. Pauline était instable, parfois insupportable, mais pouvait être très chaleureuse. Bavarde comme sa mère, elle aimait prendre son temps ce qui lui avait valu de sa part le qualificatif de « partisane du moindre effort ». L'une à côté de l'autre, elles papotaient telles deux commères, jetant de temps à autre un œil sur Nathan, abandonné dans une moitié de bac à sable reconvertie en piscine. Lui seul sortit de son jeu pour tenter de m'appeler en balbutiant des propos à peine compréhensibles. Papa ? Paï ? Je ne pus discerner de papi dans ses tentatives mais j'avais saisi l'essentiel. Toutefois, le papa continuait à me donner la chair de poule. Où pouvait-il bien être d'ailleurs ce bon à rien ? Il avait engrossé ma fille aussi vite qu'il avait abandonné son enfant celui-là. Et pour lui donner quoi en plus ?! Une nature chétive et des cheveux roux, la belle affaire. Partout où il allait, il récoltait tout le temps le titre peu envié de 'petit'. Cependant il s'en était accommodé et en jouait même parfois fort intelligemment. Il était un petit garçon calme, aimant les câlins et cherchant tout le temps la présence des autres. Ainsi, à chaque larme ou frayeur, il se précipitait dans les bras de l'un ou l'autre. Un bonjour de Pauline beaucoup plus prononcé que celui de son frère me fit sortir de ma rêverie. Corinne se joignit à ces retrouvailles même si je lui fis remarquer qu'elles avaient déjà eu lieu de bon matin puisque nous avions échangé quelques mots avant mon départ au travail. Rien qu'à mon ton, elle sut que quelque chose clochait. Ma mine rembrunie ne vint pas la contredire même si je m'empressai de sourire en la voyant m'observer. Après avoir fêté depuis peu nos noces de perles, je ne pouvais plus rien lui dissimuler, ce qui n'était pas pour me déplaire. N'ayant de toute façon plus rien à cacher – cela n'avait pas toujours été le cas –, je préférerais qu'elle vienne à moi plutôt que l'inverse tant il me coûtait de livrer mon âme.

Pris d'un sentiment subi de honte, j'hésitai à me livrer en pâture. Néanmoins, face à leur insistance, je dus relater mon périple en 306, en commençant par la panne et en finissant par les gendarmes. Mon histoire sembla les toucher et ma femme, devant ma mine de chien battu, m'offrit un court moment de répit en se levant et en m'invitant à prendre sa couche. Pourtant elle ne put s'empêcher de lancer une pique, m'empêchant de profiter pleinement de ma prise, en déclarant qu'une amende de 90 euros ne tombait pas vraiment bien ce mois-ci. Je me contentai de hausser les épaules, tout en la félicitant pour cette lapalissade. Avec un ton plus ironique que cassant cette fois, je lui demandai si elle pouvait m'indiquer quelle date lui siérait mieux pour la prochaine fois. Elle se contenta de répliquer qu'elle espérait qu'il n'y en aurait pas. Ainsi, la conversation était close. Et j'avais mon bain de soleil et ma bière à mes côtés. Tout n'était pas si noir en définitive.

L'heure du dîner arriva bien vite. Mon repos bien mérité ne fut presque pas contrarié. Tout juste, Nathan me divertit-il quelques instants avec un début de noyade. J'eus le loisir de remarquer qu'un enfant pouvait effectivement se noyer dans une flaque d'eau. Alors que sa mère s'était absentée pour préparer le dîner avec Corinne, elle m'avait laissé le soin de surveiller mon petit-fils. Désormais armé d'un magazine à la main et d'une autre bière, j'avais effectué ma tâche avec discipline mais sans beaucoup de rigueur, me contentant de jeter un



œil de temps à temps. Mais un bruit sourd, à peine audible, m'avait exceptionnellement fait lever la tête entre deux tours de garde. Et le spectacle que m'avait offert Nathan ne m'avait pas particulièrement plu. Il avait réussi à se retourner dans l'eau et sa tête semblait coincée dans un seau d'eau à l'intérieur du bac. La scène ne dura que quelques secondes, le temps de m'extirper de mon bain de soleil. Nathan ne pleura même pas, se contentant d'afficher une mine éberluée. Il reprit ses activités normalement en transvasant de l'eau d'un seau à l'autre, avec celui-là même qui avait failli lui coûter la vie. Mon rythme cardiaque s'était nettement élevé durant l'incident et j'avais attendu de retrouver mon calme avant d'en informer ma fille. Je lui avais annoncé en douceur, avec le recul nécessaire, comme me le permettait mon enviable statut de grand-père. Sans rentrer dans les détails, je lui avais fortement suggéré de se passer d'un seau plus grand que la tête de son fils.

A l'occasion du seul repas quotidien en semaine pris en famille, j'eus le privilège de voir réapparaître mon dernier bébé, le mien celui-là, Aurélie. J'appris qu'elle avait passé la soirée chez une copine alors que je la croyais naïvement dans sa chambre appliquée à effectuer ses leçons, comme elle en avait l'habitude. Je pris conscience qu'il fallait encore que j'en profite au maximum car la période ingrate que l'on nomme adolescence allait bientôt me la voler. Là, en CM 2, à tout juste dix ans, pas encore formée, elle demeurait la petite fille de son papa avec ses petits yeux noisette et ses longs cheveux qui lui arrivaient désormais jusqu'aux fesses. Mais je savais bien que ces instants de bonheur étaient en sursis. Je n'avais que trop d'expérience avec Pauline puis Jérémy pour croire en un miracle. La première avait eu sa période hystérique où tout fait, même insignifiant, se transformait irrémédiablement en drame universel. Jérémy avait, quant à lui, pris une route inverse en se fichant de tout. Rien ne semblait l'atteindre. L'envie de baffes m'avait plus d'une fois démangé, soit pour calmer l'aînée soit, au contraire, pour secouer le cadet. Je savais donc quelle voie allait emprunter Aurélie même si je ne connaissais pas encore son itinéraire précis. Et l'idée de faire un choix se révélait trop ardue. Peut-être opterait-elle d'ailleurs pour un troisième chemin, encore inédit, ou un mixte des deux. La facture n'allait, de toute façon, pas tarder à arriver. J'espérais juste qu'elle attendrait le début du collège pour nous permettre une ultime année de répit. J'avais aussi l'espoir que Jérémy sorte de sa période où il ne manifestait aucun intérêt envers quoi que soit, excepté, bien sûr, ses amis et ses consoles. Ainsi, nous n'aurions qu'une crise d'adolescence à gérer et non deux. D'autant plus qu'avec le retour de Pauline à la maison, avec son fils de surcroît, après avoir été abandonnée par son *loser* de mari au moment de la naissance du petiot, j'estimai que nous possédions déjà notre lot de galères.

## **Chapitre 2 : Genèse d'un joueur**

La soirée s'acheva en douceur sans rebondissements ni palpitations au moment du tirage du loto. Ce dernier n'avait droit, à mon grand regret, qu'à trois séances hebdomadaires, les lundis, mercredis et samedis. Heureusement, pour pallier tout manque, la Française des jeux avait eu le génie de placer des tirages intermédiaires par le biais de l'Euro Millions, les mardis et vendredis. De temps en temps, nous avions aussi le droit à un super loto lors d'événements exceptionnels comme un vendredi 13. Cette variante à mi-chemin entre les deux autres, en terme de gains, remplaçait alors le traditionnel loto. Avec ces cinq événements facturés 2 euros pièces, je consacrais ainsi un budget conséquent de plus de 50 euros par mois puisque je participais également occasionnellement à des cagnottes au travail, en sus de ma grille individuelle. Cette passion m'était venue en substitution d'une autre encore plus addictive, le tabac. Avec la nouvelle hausse du prix des cigarettes décidée en 2007, j'avais décidé de m'affranchir de cette drogue – bien aidé par les menaces de mon épouse ! –, le paquet étant tout de même passé de 3,70 à 5,30 euros en seulement cinq ans. Fumant presque un paquet par jour, le budget mensuel destiné à la nicotine atteignait ainsi près de 120 euros. Et mon premier ticket de loto avait été acheté sur un malentendu, totalement par hasard. Pris par mes pensées, je m'étais rendu machinalement dans un bureau de tabac-presse pour acheter mon paquet de cigarettes, oubliant ma récente tentative d'abandon. Et j'avais réalisé mon erreur au moment de faire mon choix, quand mes yeux s'étaient portés vers l'étagère de tabac. M'étant senti idiot et ne sachant quoi dire – je ne devais surtout pas craquer –, ma bouche avait fini par articuler les mots d'une publicité sous mes yeux :

- Euro...Millions. Euh...oui, c'est ça, un Euro Millions, s'il te plaît.
- Depuis quand tu joues au loto toi ? me demanda le buraliste, que j'avais appris à connaître.
- Depuis...aujourd'hui.
- Ok. Alors t'as ta grille ?
- Euh... Non.
- Ah, tu veux un flash donc ?
- Un quoi ?
- Et ben dis-donc, on voit bien que t'es un habitué toi, plaisanta-t-il.

Après explication, j'étais reparti avec un ticket flash dans le portefeuille, un ticket généré automatiquement par la machine. J'avais eu le sourire en quittant les lieux car j'avais résisté aux mauvaises habitudes, héritées de mon grand-père.

C'était ce dernier qui m'avait encouragé à fumer ma première bouffée alors que je venais tout juste de souffler mes douze bougies. Je m'étais évidemment empressé de répondre à sa demande, trop content de cette attention de sa part ; si rare, trop rare. Et même si les larmes m'étaient venues aux yeux, je n'avais point moufté, par orgueil et surtout par volonté de ne pas le décevoir. J'avais alors pris peu à peu le pas, devenant un fumeur actif, dès le début de mon apprentissage, à l'âge de 16 ans. Et c'était désormais la première fois depuis quarante ans que je parvenais à arrêter une semaine sans craquer à nouveau. J'avais bien entendu, comme tout fumeur qui se respecte, tenté des dizaines de fois avec à chaque fois, des échecs flagrants. Ni la volonté, ni un médium, ni les paris, ni les bonnes résolutions de début d'année, ni un praticien d'acupuncture ni même mon généraliste n'avaient pu m'aider dans cette voie. Je n'étais donc pas à 2 euros près. Et l'improbable avait eu lieu ce soir-là. Tombant totalement par hasard sur le tirage du loto remis à la télévision, j'avais machinalement zappé avant de revenir sur ce programme en me souvenant de ce petit bout de papier rangé dans mon portefeuille. Une pensée m'avait alors habité contre laquelle j'avais dû lutter : et si j'avais gagné ? Mon ticket avait effectivement fait partie des gagnants. Malheureusement pour moi, il

figurait plus dans le bas de la liste que dans le haut. Néanmoins, je pris cela comme un signe du destin. Ainsi, par le fruit du hasard – une intense campagne de publicité en réalité – les jeux de hasard venaient de trouver une nouvelle victime. Corinne ne vit pas d'un bon œil cette nouvelle passion qui grevait également notre budget mais elle n'eut pas la force de s'y opposer, trop contente de ne plus me voir une cigarette au bec et de retrouver une maison sans odeur nauséabonde. En définitive, on y gagnait tous au change.

Jamais deux sans trois... Alors que j'avais cru échapper à ce dicton en passant une soirée fort agréable, la nuit et son cortège de ténèbres vinrent me hanter, matérialisant cette troisième galère de la journée tant redoutée. Une désagréable sensation vint m'habiter, accentuée par une impression de déjà-vu. Je me réveillai en sursaut dans un état qui n'était pas sans me rappeler une certaine nuit de mai que j'avais tout fait pour oublier, l'accident urinaire en moins. J'avais fait un rêve étrangement similaire où j'étais le bénéficiaire du gros lot de la loterie nationale. Mais, là encore, le bonheur avait vite laissé place aux mensonges, à l'angoisse et au désespoir. J'avais éprouvé des émotions si diverses et d'une manière si brutale que j'en restai étourdi pendant quelques minutes avant de reprendre mes esprits. Tout paraissait si réel. Je visualisai même les numéros joués. Ainsi, perdu au beau milieu de la nuit, j'espérais, sans trop y croire, pouvoir reprendre le cours normal de mon existence en fermant simplement les yeux et en oubliant cet épisode.

Mais en lieu et place de ces réjouissances, d'autres, moins plaisantes, m'attendaient. J'avais même associé les deux rêves pourtant distants de plusieurs mois mais si semblables. J'essayai de les comparer afin d'en trouver un sens comme s'il y avait un message à déchiffrer. Aussi, dire que ma nuit avait été mauvaise relevait d'un doux euphémisme. J'aurais préféré oublier ces songes mais le reste de la nuit très hachée ne m'y avait pas autorisé. Tout juste avais-je dû m'assoupir de temps en temps, sans pour autant renoncer à mon tête-à-tête avec le radio-réveil dont l'affichage digital semblait figé. Par moment, l'excitation me reprenait, mon inconscient reprenant le dessus. Néanmoins, elle retombait bien vite dès que je me reconnectais à la réalité, m'infligeant à chaque fois un nouveau camouflet. J'avais bien pensé à abandonner mon lit pour rejoindre le canapé. Confortablement installé devant la télévision, j'aurais sans doute pu laisser mon cerveau s'abandonner devant le déferlement d'images. Mais je n'avais pas osé, ne serait-ce que lever le petit doigt, de peur de réveiller mon épouse. Corinne devait travailler le lendemain et je ne voulais pas la priver d'une nuit de sommeil récupératrice. De plus, que penserait-elle si elle me retrouvait devant le petit écran, souffrant d'une insomnie ? Elle ne manquerait pas de me noyer sous un tas de questions et, comme à chaque fois, je serais contraint de céder. Pour sûr, elle était bien plus forte que moi à ce petit jeu-là. Une vraie professionnelle ! Chaque haussement d'épaules, regard fuyant ou rictus aux commissures des lèvres me trahissaient. Un livre ouvert. Voilà de quoi j'avais l'air dans toute confrontation avec elle. Je ne tenais pas à ce qu'elle se moque de mes rêves et des millions partis en fumée en même temps que mes espoirs.

J'avais ainsi passé toute la nuit à guetter les changements de minutes qui n'arrivaient jamais. Les secondes paraissaient avoir endossé leur costume tandis qu'elles jouaient le rôle d'heures. Quel imbécile avais-je fait ! Et pourtant, quel doux rêve au début. Que de conversations sur ce sujet au travail ou à la maison. Il était plus que normal que cela m'atteigne pendant mon sommeil. Il paraissait dès lors étonnant que je n'en aie pas rêvé par le passé, avant ce premier incident de mai. Sans doute avais-je dû le faire mais sans m'en souvenir. Cela devait constituer la seule explication rationnelle. Il ne pouvait en être autrement pour un joueur invétéré comme moi. Toutefois, cela ne me rassurait ni me consolait, me permettant tout juste de gagner quelques précieuses secondes dans ma course contre le temps. Mais, au bout de deux heures sur ce faux rythme, après avoir tenté en vain toutes les méthodes portées à ma connaissance pour m'endormir, je renonçai. Je laissai en

plan mon plafond blanc imaginaire, les moutons et autres pensées censées être relaxantes, pour assumer pleinement mon insomnie. Après tout, j'étais plus que coutumier du fait.

D'autres souvenirs affluaient. Ayant rencontré d'énormes difficultés dans ma quête forcée à devenir propre, j'avais pris la mauvaise habitude de mouiller mes draps. Parfois, il m'arrivait même de ne pas me réveiller du tout. Le constat des dégâts nocturnes avait alors lieu à l'aube. Mais, la plupart du temps, ces fuites coupaient mes nuits, provoquant comme seule réaction des larmes qui ne manquaient guère de réveiller mes trois frères et sœurs puisque nous dormions tous dans une unique pièce. L'un d'eux s'en remettait alors à ma mère, Françoise, qui ne manquait jamais de douceur à mon égard. En revanche, mon père, André, ne se montrait guère capable de s'apitoyer sur mon sort. Or, les rares fois où il ouvrait un œil durant un de mes accidents, il me le faisait immédiatement regretter. Et sa litanie reprenait de plus belle le soir quand il rentrait du travail où il s'assurait d'avoir le plus de public possible pour se livrer à son exercice préféré : l'humiliation. Une nuit, alors âgé de cinq ans, il était sorti de ses gonds, vociférant d'une telle force que j'en étais demeuré terrifié dans mon lit de longs instants. Il avait hurlé sur ma mère, allant même jusqu'à la bousculer physiquement en lui ordonnant de me laisser dans ma pisse pour me donner une bonne leçon. Terrifié par cette violence à la fois verbale et physique, j'avais alors commis l'impensable en déféquant dans ma culotte, prostré dans mon lit. Mon père était alors rentré dans une rage sans précédent me promettant de me faire manger mon étron si pareil incident devait se produire à nouveau. Il m'avait aussitôt donné une magistrale gifle, qui m'avait laissé groggy pendant un bon moment. Et surtout, mon paternel avait pris un plaisir presque vicieux en punissant la source du délit à grand renfort de coups savamment administrés. Ainsi, pendant plusieurs jours, les mains de mon père avaient pu se rappeler au bon souvenir de mes fesses, dès qu'elles entraient en contact avec un objet, si doux fût-il. Cette nuit allait marquer à jamais mon enfance en provoquant terreurs nocturnes et insomnies. Dès que j'étais réveillé de mon fait ou par un membre de ma fratrie, j'avais pris l'habitude de prévenir tout accident en vidangeant systématiquement ma vessie. Et quarante-six ans plus tard, j'avais gardé l'habitude de me lever fréquemment la nuit pour reproduire ce rituel devenu immuable. L'immense inconvénient de ces allers-retours aux toilettes provenait du fait que je ne parvenais pas toujours à me rendormir aisément quand j'y arrivais tout court. Et l'enterrement de cet être froid, solitaire, taciturne, dur et violent plusieurs années auparavant, que je ne connaissais que sous l'appellation « Père », n'avait rien changé à ce processus. Je devais accepter et vivre avec ces insomnies.

Et ce fût dans le canapé, devant l'écran plat, toujours occupé à déverser son torrent d'images, que Corinne me trouva aux aurores. La mine déconfite par la résurgence de souvenirs que j'avais tenté désespérément d'oublier et aggravée par le manque flagrant de sommeil. Se livrer à une introspection quatre heures durant ne constituait pas le meilleur remède nocturne. Néanmoins, la semaine n'arrivait pas encore à son terme et je devais honorer mon contrat de travail. Ce dernier consistait en l'occurrence en une mission d'intérim en tant que coursier pour un grand hôtel. Le chauffeur en titre ayant eu un accident sans gravité mais où sa responsabilité avait été engagée, sous l'emprise de l'alcool qui plus est, l'employeur avait dû se résoudre à le remplacer en urgence. Ayant dans mon impressionnant CV quelques références dans ce domaine, l'agence, contactée par le groupe hôtelier, avait naturellement fait appel à moi.

Et si à 51 ans les missions d'intérim faisaient partie de mon lot quotidien, c'était uniquement par choix. Là où beaucoup de travailleurs considéraient ce manque de clarté professionnelle comme du courage voire de l'inconscience totale, j'avais rapidement admis les nouvelles règles du jeu régissant notre société contemporaine. Très vite exclu du système scolaire, je n'avais eu d'autre solution que de travailler. La faute m'en incombait en partie pour avoir relâché les efforts trop rapidement. A en croire une de mes institutrices qui m'avait

pris en affection, j'étais un jeune garçon vif et brillant. Dès le CP, elle avait participé à mon épanouissement en me faisant découvrir la magie des mots. Régulièrement, je revenais de l'école un livre à la main. Mais le travail de sape de mon père, André, avait fini par faire son œuvre. A force de l'entendre dire que je n'étais qu'un bon à rien, j'avais fini par m'en persuader. De toute façon, il avait décidé que seul Jean ferait des études. Ce dernier était donc régulièrement exonéré des corvées que les autres membres de la fratrie devaient effectuer. La fin de l'école élémentaire et la séparation avec cette enseignante dont je fus le poulain avaient fait périlcliter mon équilibre précaire. J'avais alors commencé à me détourner du travail scolaire qui n'était jamais valorisé à la maison pour mettre les mains dans le cambouis, là où elles avaient leur place selon mon père. Pourtant, les livres ne m'avaient jamais totalement quitté et il m'arrivait fréquemment de m'évader et de croire en un destin différent pour moi. Néanmoins, la dure réalité ne tardait jamais à me ramener sur terre. Seul mon frère aîné se destinait à faire des études. Les autres applaudiraient. C'était comme cela et pas autrement. A quatorze ans, j'avais alors commencé un apprentissage, sans faire d'ombre au fils prodigue.

Après plusieurs stages en entreprise qui s'étaient soldés par autant d'échecs, j'avais incorporé l'entreprise où travaillait mon père, plus par coercition que par choix. J'avais ainsi progressivement pris mes habitudes à la sucrerie d'Escanaffles, située en région wallonne, à quelques kilomètres de ma ville natale de Roubaix. La mort prématurée de mon père en 1985, suite à un AVC, ajoutée à la routine du quotidien m'avait dissuadé de chercher un autre endroit pour me faire vivre. Durant quatorze ans, j'avais arpenté les couloirs de l'usine, que je connaissais dans les moindres détails, jusqu'à sa fermeture définitive en 1990. Si les propriétaires s'étaient vantés de ne procéder à aucun licenciement parmi les cent cinquante travailleurs permanents via un reclassement dans une autre sucrerie ou la mise en place d'un système de prépension, la vérité était quelque peu différente. Un ouvrier avait bel et bien été mis à la porte. Un jeune homme qui s'apprêtait à fêter ses vingt-cinq ans : moi. Seul ouvrier français de l'usine, j'avais été exclu des mesures du plan social en raison de ma nationalité. J'y voyais là l'ultime estocade de mon père.

Passée une période de déprime et de chômage dont je n'étais sorti qu'avec l'aide de ma famille dont notamment le soutien (presque) inconditionnel de mon épouse, j'avais connu des hauts et des bas sur le marché du travail. Après avoir enchaîné des CDD où on me sollicitait plus que la normale, j'avais replongé dans une déprime plus longue. On me demandait même parfois d'assurer des responsabilités plus importantes, sans contrepartie financière, avec juste la promesse d'un CDI. Cette fois-là, seule une psychiatre, recommandée par mon médecin de famille, avait pu me sortir de la léthargie dans laquelle j'étais tombé. A l'aide de son analyse et suite à une intuition fulgurante, j'avais pris alors la décision la plus sage de ma vie : celle d'arrêter de me battre contre le système. J'avais compris et admis que l'époque où l'on rentrait à l'usine dans l'âge ingrat et où l'on y faisait toute sa carrière était révolue. Aussi, au lieu de chercher la stabilité réconfortante d'un CDI, j'avais très vite pris les devants en démissionnant systématiquement dès qu'on cherchait à m'incorporer durablement dans une société. Mon nouveau credo passait par l'incertitude et l'instabilité. Point de désenchantement pour moi à l'avenir de la société qu'on me proposerait. Peut-être faisais-je ma crise d'adolescence à retardement en cherchant à faire autre chose que ce que mon père avait prévu. Ou alors, au contraire, je n'avais que trop suivi ses desseins pour moi. Peut-être aurais-je dû me tourner vers le passé, vers ma petite enfance plus précisément, pour y trouver les explications de mon manque d'ambition. Mais de cela, je n'en avais eu ni l'envie ni le courage. D'autres avaient évoqué la crise de la trentaine. Cette dernière fit sans doute partie des éléments déclencheurs puisque je m'étais posé la question de ma volonté à faire le même boulot pendant encore trente ans de ma vie. Cette idée m'avait effrayé plus qu'enthousiasmé mais elle se résumait en une seule question : pourquoi travailler toute la journée, comme un acharné, pour une paye à peine supérieure au SMIC et sans aucune considération ? N'ayant

pu trouver de réponse satisfaisante à cette épineuse question, ma décision de ne plus me laisser désabuser par le travail avait été prise. Corinne n'avait pas immédiatement partagé mon point de vue d'autant plus que Pauline n'avait alors que quatre ans. Néanmoins, elle avait bien dû s'y rallier par la force des choses. Je n'avais pas choisi le chômage, il s'était imposé à moi, brutalement. Et après deux ans de galère et de petits boulots, il était temps de passer à autre chose. Dès lors, elle sut me soutenir avec une mansuétude dont je ne l'aurais même pas soupçonnée.

Mais de son appui, je n'en voulais pas en ce vendredi matin. La tête explosée, plus par le manque de sommeil que par le trop-plein d'images, je n'aspirais qu'à un tête-à-tête avec ma tasse de café. Or Corinne, en épouse modèle, s'enquit de jouer son rôle en me martelant de questions sur mon état. Je ne pus m'empêcher de la dévisager. Corinne n'aimait pas ses cheveux raides et allait régulièrement chez le coiffeur pour les faire friser. Elle apposait tous les matins un fard vert sur ses yeux noisette, dont avaient hérité tous ses enfants et du rouge aux lèvres. De taille moyenne, elle avait le visage fin et très peu de rides. Très coquette, elle aimait particulièrement les imprimés. Lorsqu'elle partait à son travail, un poste de secrétaire aux Papillons blancs, elle laissait dans son sillage son parfum de toujours, Canoé, qu'elle portait depuis sa prime jeunesse. Généreuse, elle était parfaite pour cet emploi où elle pouvait à la fois rendre service aux handicapés et faire tourner l'association grâce à son organisation sans faille et son sens des relations humaines.

J'avais beau lui expliquer que ma mine déconfite n'était due qu'à mon insomnie, en veillant à utiliser mes mots avec parcimonie, elle revenait inéluctablement à la charge. N'ayant pas envie d'avoir l'impression de me retrouver chez le psychiatre, j'avais alors opté pour une autre technique, à base de gestes minimalistes ou d'onomatopées. Je scrutais l'horloge du coin de l'œil pendant toute la durée de l'interrogatoire, sachant très bien que le temps jouait pour moi. Mon supplice toucha rapidement à sa fin. Nos employeurs respectifs nous attendaient. D'un geste brusque de la main, me parodiant d'une certaine manière, elle mit fin à une conversation qui n'avait, en définitive, jamais eu lieu. Toutefois, elle prit le soin de me signifier qu'on allait la reprendre en soirée. Après un dernier souffle accompagné d'un relâchement d'épaules en guise de réponse, je pus tout de même lui faire un baiser et lui glisser un « Bonne journée » pas très franc du collier. A vrai dire, en cette heure matinale, le devenir de la mienne me souciait plus que la sienne, eu égard à ma nuit apocalyptique. Et elle s'annonçait longue, très longue...

### Chapitre 3 : Le ticket gagnant

En entrant dans le garage ce matin-là, je n'eus pas d'autre intuition. Mes yeux étaient tombés sur la 306, celle-là même qui s'était montrée plus que capricieuse la veille. Je me maudis de ne pas avoir tenté de recharger la batterie d'autant plus que je possédais tout le matériel nécessaire à portée de main. Plusieurs fois, tout au long de la soirée, je m'étais fait la réflexion qu'il fallait que je remplisse cette corvée mais sans jamais m'y résoudre. D'ailleurs, ne m'y étais-je pas dirigé avec la ferme intention de m'y attaquer durant mon insomnie ? Je ne savais même plus quand situer cette action et ce qui m'avait fait dévier de ma trajectoire *in fine*. Un sentiment d'exaspération vint m'envahir. Pourquoi la vie prenait-elle un malin plaisir à nous torturer de la sorte ? Je sortis mon trousseau de clés de ma poche sans pour autant me faire d'illusions. Je n'avais plus qu'à appeler Corinne, partie quelques minutes avant moi, et attendre qu'elle vienne à mon secours. Je m'installai péniblement derrière le volant en ruminant ma colère. Quel imbécile je faisais ! Non seulement je n'avais pas jeté un œil à ce souci mécanique comme je m'étais promis de le faire mais, en plus, je n'avais rien changé à mes petites habitudes en partant après Corinne. En accordant nos départs, elle aurait pu me dépanner puisque des câbles de démarrage gisaient quelque part dans sa voiture. Coutumière du fait, elle avait naturellement hérité de cette solution de dépannage en permanence à portée de main. Me laissant aller à un long soupir, je tentai rageusement de faire vrombir le moteur. Mais ce dernier demeura d'un calme désespérant me plongeant dans la déréliction. Ma bonne étoile m'avait définitivement abandonné.

Pour la forme, je réitérai la tentative sans plus de succès. L'envie de tout envoyer valser et de rejoindre la chaleur réconfortante du lit me traversa l'esprit, sans s'y poser. Je n'arriverais de toute façon pas à m'endormir et à récupérer ma nuit de sommeil perdue. Et si par miracle, j'y parvenais, j'étais sûr de signer pour d'autres insomnies la nuit suivante. Il en était ainsi de mon rythme. Chaque sieste, effectuée dans n'importe quelle condition et même sous un motif plus que valable, se payait au prix fort : des troubles du sommeil plus ou moins importants dans les heures suivantes. J'enviais, voire jalousais, ma femme et mes enfants sur ce point, capables de siestes récupératrices. Quant à rester à la maison dans mon état, il en était hors de question. Je préférais encore me traîner au travail plutôt que de gâcher un jour de congé forcé ! Je n'avais d'autres options que de partir. Au moment où mon cerveau me livrait ses conclusions, après moult tergiversations, le moteur se mit à ronronner, à ma grande surprise. Peut-être qu'un dieu des *losers* existait après tout...

Cet épisode marqua le renversement d'une journée pourtant mal engagée. Dans la matinée, je fus informé que suite à un désistement d'un fournisseur, je me voyais délesté de deux heures de route l'après-midi. Mon week-end pouvait ainsi commencer avec un peu d'avance. De même, la boîte d'intérimaires, qui m'avait déniché cette mission, me proposa sa prolongation pour trois mois supplémentaires. Me plaisant à ce poste et n'ayant pas encore eu le temps de me lasser en seulement deux mois de présence, j'accueillis la nouvelle dans la bonne humeur. Grâce à un véhicule agricole, je parvins même à éviter une amende. En retard entre deux rendez-vous, j'avais eu la tentation de m'affranchir un peu trop des limitations de vitesse. Et à la fin d'une ligne droite qui avait vu le compteur s'affoler, j'avais dû piler derrière le tracteur, renonçant *in extremis* à un dépassement périlleux. Et bien m'en avait pris puisque j'avais eu le plaisir de recroiser mes amis en bleu de la veille, en conducteur modèle cette fois-là, par la force des choses. Tous ces petits événements me rendirent le sourire avec la perspective d'un agréable week-end, toujours très ensoleillé, qui se dessinait.

A la fin de la journée que je n'avais pas vue passer en fin de compte, je pris le soin de passer voir mon buraliste préféré. Encore sous l'effet de mon cauchemar qui m'avait extirpé de mon sommeil, je décidai de jouer les numéros dont j'avais rêvé, que j'avais encore bien en

tête pour les avoir ressassés une bonne partie de la nuit. 12-6-44... Non. 12-6-4 quelque chose... J'émis un soupir de désespoir, la mine contrariée. Le buraliste m'interpella alors :

- Et bien alors, que t'arrive-t-il ? T'en fais une tête.
- Ce n'est rien, dis-je, tout en hochant la tête.
- Mais encore ?
- Tu vas rire. J'ai plus ou moins rêvé de numéros cette nuit et je comptais les rejouer mais...
- Mais tu ne t'en rappelles plus, me coupa-t-il. Classique.
- Classique peut-être mais terriblement frustrant. Je les avais là en plus, dis-je, en tapotant la main sur la tête.
- T'as qu'à jouer ceux dont tu te souviens et compléter ensuite.
- Pffttt. Bon, d'abord, la grille habituelle. Et ensuite, 12-6-44...non 34. Merde, non. Ça m'énerve ça. Je les ai visualisés une bonne partie de la nuit en plus.
- T'as qu'à faire ça. Les trois énoncés et encore deux autres. Tu te souviens des étoiles ?
- Et comment ! 59. Les 9 et 5 dans mon rêve, soit notre numéro de département à l'envers.
- Facile pour s'en souvenir. Bon, plus que deux.
- Va pour le 16. Non j'ai déjà un 6 or il n'y avait pas de numéro identique à la fin ; ça, j'en suis sûr. Le 7 et le 23. 12-6-44-7-23 ainsi que 9 et 5. Et bien la voilà ma combinaison rêvée.
- T'es sûr alors, je valide ?
- Non... mais bon, j'ai l'impression que c'est ça. Et plus je regarde cette combinaison et plus elle me parle.
- C'est parti. Ça fait 4euros.
- Non. Finalement, je ne suis plus sûr de rien. Allez, rajoute moi un flash comme ça le hasard décidera pour moi. Je ne suis plus à 2 euros près.

A présent, je pouvais rentrer chez moi avec le sentiment du devoir accompli. De plus, Météo-France confirmait ses prédictions de températures caniculaires sur toute la France, dignes d'un mois de juillet alors que les arbres avaient déjà commencé à perdre leur bel habillage.

Afin de bien en profiter, la première tâche, une fois arrivée à la maison, consista à dépanner ma voiture, en mettant en charge la batterie. Je tenais à me débarrasser des corvées avant de sauter sur ma chaise longue. Et vu que j'avais débauché à 15H, je disposais d'une petite marge de temps libre. J'en profitai pour fixer un radiateur qui figurait en tête des listes des choses à faire en urgence. Je parcourus rapidement le reste de ladite liste mais rien d'autre ne suscita mon intérêt. Un bref coup d'œil à travers la fenêtre, à la recherche du soleil, acheva de me convaincre. Même s'il était toujours bien présent, il déclinait tout de même beaucoup plus vite que durant l'été et il se trouvait déjà bien bas dans le ciel. Si je voulais encore en profiter pleinement et somnoler partiellement, un magazine à la main pour lutter, je savais ce qu'il me restait à faire : fuir de toute urgence dans le jardin et me vider l'esprit.

Le plan fonctionna si bien que je n'entendis même pas Aurélie rentrer de l'école. Corinne dut se monter fort discrète elle-aussi, contrairement à ses habitudes, car son retour passa également inaperçu. Jérémie imita sa sœur, trop content de pouvoir s'abrutir dans le canapé, totalement avachi, sans se prendre de réflexions. Quant aux deux derniers habitants de la maison, ils demeuraient aux abonnés absents. Pauline était partie voir une amie, son rejeton sous le bras, avec consigne de ne pas les attendre pour dîner. Aussi, quand l'heure du souper arriva, je dus m'extirper d'un sommeil beaucoup plus lourd que je ne l'avais initialement imaginé. J'avais dû m'assoupir rapidement puisque je ne me souvenais même plus avoir feuilleté le magazine qui se trouvait désormais par terre, portant les stigmates évidents d'une



chute. Je sentis immédiatement que mon humeur devait se trouver égale à celle du matin. Toute l'énergie et l'excitation qui m'avaient habité entre temps avaient bel et bien disparu. En voyant ma tête, ma famille se garda d'ailleurs d'engager de trop franches conversations avec moi. Je dus néanmoins subir leur ennuyeuse façon de tout au long du repas ce qui eut pour effet de me voir me diriger vers l'armoire à pharmacie à la recherche d'un doliprane salvateur. Me sentant nauséeux, je décidai de m'éclipser sans bruit, me privant même de la meilleure partie du repas, celle où le sucre faisait son entrée théâtrale.

Allongé sur mon lit, je demeurai de longues minutes dans cette position, les yeux fermés, guettant le moindre signe d'amélioration. D'un geste machinal, ma main droite trouva le radio-réveil qui se mit à cracher son lot d'informations. Les titres. Mais quelle heure pouvait-il bien être ? 20H ? Non, c'était l'heure du début du dîner. 21H déjà ? Je me contorsionnai pour regarder le radio-réveil après avoir remarqué la disparition à mon poignet de la montre censée y être accrochée. Là encore, je ne conservais aucun souvenir de l'avoir ôtée. L'incroyable verdict me sidéra : 22H !!! J'avais encore dû tomber dans les bras de Morphée sans m'en rendre compte. Il fallut encore quelques secondes pour que cette information remonte jusqu'à mon cerveau. « Et merde ! » m'écriai-je. Je me dirigeai promptement vers l'ordinateur, qui, heureusement, était allumé. En quelques clics, le site de la Française des jeux apparut à mes yeux. Fébrile dans un premier temps, je me mis rapidement à chercher l'objet de ma convoitise, gagné par une frénésie non coutumière. Et alors que je cliquais partout, sans aucune logique, un bandeau défila avec les numéros gagnants. Et je ne pus éviter la douche froide. Comme frappé d'une inspiration mystique, toujours sous l'effet de ce double rêve, j'avais étrangement eu la sensation que le hasard allait enfin me désigner. Mais apparemment, ce dernier nourrissait d'autres projets en ce vendredi soir. Je me laissai retomber sur le lit juste derrière moi, la mine rembrunie. Quel idiot avais-je été de croire pareilles sornettes !

Passé cet abattement qui ne dura guère plus de deux minutes, l'excitation me reprit de plus belle. Le ticket flash. Tout n'était pas perdu ! Je dus me poser, en proie à une lutte intérieure pour réfréner cet emballement indécent afin de parvenir à me remémorer l'information tant désirée. Mon portefeuille fut l'objet d'une fouille méticuleuse, sans succès. Ce fut ensuite au tour des poches de mon pantalon de subir le même sort puis de ma veste. Mais, là encore, le fameux ticket continuait de se dérober à mes recherches. Je fonçai vers la voiture, persuadé de l'apercevoir encore par terre ou dans un rangement de portière. Une fois de plus, je fis chou blanc. Ce fut précisément le moment que choisit Corinne pour s'enquérir de mon état de santé. Il ne manquait plus que cela ! Elle avait dû remarquer mes allées et venues dans la maison, dans un état de transe, venant étrangement contrebalancer mon apathie du reste de la soirée. Irrité par ces échecs successifs, je m'en pris à elle, remettant en cause, sans originalité dans ce cas de figure, l'état de la maison qui ne permettait pas de retrouver grand-chose. Choquée par ma répartie mais toujours inquiète pour moi, elle décida de passer outre cet affront et proposa son aide, pensant sans doute pouvoir me percer à jour un peu plus tard. Mais quand je lui communiquai l'objet de ma convoitise, elle piqua un fard avant de vociférer des injures. C'en était trop pour elle. Tandis qu'elle s'inquiétait pour ma santé, seul le ticket de loto avait mes faveurs. Elle proféra des invectives, en concluant qu'à choisir elle préférerait encore l'effet du tabac au loto sur moi. Je répliquai sur le même ton en lui promettant de combiner les deux vices sous peu si telle était sa volonté. Au royaume de la mauvaise foi, je tenais à conserver mon trône ! L'idée saugrenue de lui balancer à la figure l'expression machiste « Espèce de mal baisée ! » me vint à l'esprit, comme à chaque fois que j'avais maille à partir avec la gent féminine. Toutefois, la pertinence de cette répartie, dans le cas présent, me fit me sentir minable et idiot. Je balayai très vite cette ineptie de ma tête pour me concentrer sur la tâche présente : la quête du précieux sésame vers le bonheur. Cette pause fut salvatrice dans ce but, si dévastatrice avait-elle pu l'être pour mon couple, puisque je fus pris

d'un flash-back. Je n'avais pas assez bien cherché dans mon portefeuille. La subtilité demeurait dans le fait qu'il ne s'y trouvait pas en vrac mais bien rangé à l'intérieur même du porte-CB. Il ne me restait plus qu'à emprunter en sens inverse, mais au même rythme, les escaliers que j'avais dévalés en trombe quelques minutes auparavant. La fébrilité se trouvait désormais à son comble. Pourtant, ce fut d'un pas hésitant et d'une main tremblante que je me retournai vers l'ordinateur comme si ma vie dépendait des chiffres qui défilaient toujours sur l'écran.

44, 28 et 1 ainsi que 6 pour les étoiles. Mes yeux repartirent très vite vers le bout de papier tenu fermement dans mes mains. Je vis les chiffres 28 et 44 ainsi que les deux numéros étoiles 1 et 6. Une décharge électrique sembla me traverser tout le corps. « Allez, allez » murmurai-je à voix intelligible, guettant toujours le bandeau défilant qui déversait son lot d'informations sans oser cliquer sur la seule rubrique qui m'intéressait. 15 et 5. Comme paralysé par l'enjeu, je demeurai les yeux dans le vide, incapable de regarder le ticket et répétant inlassablement les deux nouveaux numéros, 5 et 15, tel un autiste. Mais mon regard finit par se synchroniser sur mon reçu. 5, 15, 28 et 44 ainsi que 1 et 6. Plus qu'un numéro pour atteindre le nirvana, le 31 en l'occurrence. Désormais, je me trouvais dans la posture inverse, la tête courbée sur le ticket, n'osant bouger. Au moment où je la relevai, le bandeau défilant s'arrêta sur les numéros de l'Euro Millions. Je le vis aussitôt, le numéro 31, comme s'il n'y avait que lui affiché sur l'écran. Non. Ce n'était pas possible. Je ne pouvais me résoudre aussi simplement à l'impensable. J'attendis, chancelant, le retour du verdict sur l'écran : 5, 15, 28, 31, 44, 1 et 6. Un coup d'œil à mon ticket confirma la sentence. J'étais devenu, en l'espace de quelques minutes, millionnaire ! Toutefois, je ne pouvais toujours pas admettre cette réalité. Je me ruai sur la souris pour cliquer sur l'onglet Euro Millions, ce que j'aurais dû faire dès le début. Les numéros n'avaient toujours pas changé mais je pris soin de vérifier la date du tirage sur l'écran pour la comparer à celle inscrite sur le ticket. Je tenais à éliminer toute mauvaise blague. Mais, là encore, elles coïncidaient. Je ressentis un sentiment irréel, indéfinissable mêlant de l'euphorie, un certain aboutissement, de l'angoisse et une intense émotion. Tout en refusant encore d'admettre pleinement cette loi du hasard, je cherchai le nombre de gagnants pour évaluer ma fortune. Dans toute l'Europe, deux autres joueurs avaient réussi le grand Chelem. En se fiant à l'évaluation de la Française des jeux garantissant un minimum de 48 millions d'euros, cela équivalait à un gain de ... beaucoup de millions. 26 ? Non, 18 plutôt ?! Mon cerveau, pourtant en ébullition, se montra incapable d'effectuer la division. Il se fit seconder par la calculatrice de l'ordinateur pour obtenir un montant faramineux : 16 millions. « 16 millions » répétais-je à haute voix. J'en restai bouche bée, en m'affaissant sur le lit. « 16 millions ». J'eus envie de laisser exprimer ma joie en criant et en sautant dans toute la maison, enlaçant mes proches et leur diffusant la bonne nouvelle. Au lieu de ce plan, j'en exécutai un autre en ne bougeant pas d'un iota. Mon cerveau semblait vouloir donner les ordres mais les muscles n'obéissaient plus, comme frappés de tétanie. Je demeurai ainsi, dans cette étrange posture, durant un temps indéfini, incapable de dire s'il était long ou court. Je semblai accuser le coup physiquement de tous ces millions, comme si j'en portais tout le poids sur mes épaules. « 16 millions ». Je chantonnai ces syllabes minimalistes comme un refrain entraînant et entêtant. Le temps venait tout simplement de s'arrêter.

Corinne, toujours intriguée par mon petit manège et par mon état, m'interpella mais je demeurai muet de stupeur. Elle revint à la charge d'une manière plus vive sans toutefois m'arracher de réponse. Ce ne fut que quand je ressentis de brusques mouvements que je l'entendis clairement. Désormais, elle hurlait tout en me secouant encore plus brutalement : « Serge !!! Serge, Serge, ça va ??? ». Mon regard hagard ne dut point la rasséréner puisqu'elle m'harcéla de questions sans s'arrêter de me remuer. Je commençai à ressentir une douleur sur la joue gauche à laquelle Corinne ne devait pas se trouver étrangère. La reconnexion avec la réalité s'avéra beaucoup plus dure qu'escompté. Le niveau sonore atteint par les cordes

vocales de mon épouse devait sans doute dépasser celui d'un avion au décollage. De même, je sentis des douleurs dans les deux bras qu'elle me tenait encore fermement. Me dégageant promptement, je lui fis signe de se calmer en joignant la parole à mes gestes :

- Ohé ! Du calme !
- Serge, Serge, ça va ?
- Mais oui, mais arrête de crier par pitié, entonnai-je me prenant la tête entre les mains.
- Mais que t'arrive-t-il ? Je ne t'ai jamais vu comme ça auparavant. T'es sûr que ça va ?
- Une question à la fois. Une grosse migraine, je crois. Possible. Oui, répondis-je, ayant parfaitement repris mes esprits.
- Ce n'est pas l'impression que tu donnes... Tu murmurais des choses bizarres. 16 millions, c'est ça ?
- ...Oui. Non....., me surpris-je à mentir.
- Tu vois bien que tu n'es pas dans ton état normal.
- Mais si. J'ai fait une grosse migraine, voilà tout. Tu vois bien que je n'étais pas en forme toute la soirée.
- Ca tu peux le dire ! On t'a à peine vu. Mais ton truc des millions, c'est quoi ?
- Ah ça, dis-je, en prenant soin de laisser un long temps mort pour me donner un peu de répit. Le... vase Ming, parvins-je à balbutier dans un éclair de génie.
- Quoi ça le vase Ming ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
- J'ai voulu faire un peu d'ordinateur tout à l'heure et je suis tombé sur un article relatant le record mondial pour la vente d'un vase Ming. 16 millions d'euros ou de dollars, je ne sais plus trop. De toute façon, ça revient au même.
- Quoi ? 16 millions pour un vase ? Mais c'est du délire !
- Exactement. Veux-tu voir ? lui demandai-je en désignant l'écran en position de veille, tout en priant pour qu'elle refuse et qu'elle ne découvre la supercherie.
- Non, non. Ca va m'énerver sinon. Et dans ton état, tu devrais mieux t'allonger. Je vais te chercher un cachet.

J'en profitai pour sauter sur l'ordinateur et taper prestement sur le moteur de recherche « vase ming 16 millions » en priant pour que s'affiche un résultat pertinent. C'était un client qui m'avait tout juste conté cette anecdote. Je l'avais méticuleusement écouté, plus pour flatter son ego que par intérêt, sans véritablement croire en ses paroles. Pourtant, les résultats qui s'affichèrent sous mes yeux inquiets et ébahis ne le démentirent pas. Le premier article fit l'affaire. Je l'ouvris en pleine page au moment où Corinne s'annonça sur le palier. J'eus juste le temps de me rasseoir sur le lit, en me jetant en arrière, tout en lui désignant l'écran. Elle ne le regarda même pas, uniquement préoccupée par mon état. Elle me fit prendre le médicament, repoussant fermement mes vaines tentatives de refus, à la manière d'une infirmière. Puis, elle veilla à ce que je m'allonge sur le lit. Après m'avoir déposé un bisou sur le front, coupé l'ordinateur et éteint la lumière, elle me murmura un petit mot gentil à peine audible : « Repose-toi bien mon chéri ».

Me reposer ???!!! Quelle ineptie !!! Et de quel droit donnait-elle des ordres à un multimillionnaire ?! 16 millions ! 16 patates ! Mais que pouvait-on donc s'acheter avec tout cet argent ? Un vase Ming pardi. A cette pensée, je partis dans un fou rire insensé, proche du délire. Je tentai de me contenir de crainte de voir surgir mon épouse à nouveau mais le fait de devoir me cacher ne fit qu'amplifier le phénomène. Redoutant sa venue, je me retournai dans le lit et m'emmitouflai la tête à l'aide de l'oreiller pour atténuer les échos de mon rire tonitruant. Un dément, voilà de quoi j'avais l'air. L'envie de rire finit par me passer. 16 millions. Cette pensée me glaça, provoquant en moi la chair de poule. Instantanément, je sentis mon rythme cardiaque s'emballer. Alors que les frissons redoublaient d'intensité, des gouttes de sueur se mirent à perler sur mon front et sous mes aisselles. Mes mains, devenues affreusement moites, furent prises de tremblements intempestifs. Ma respiration devint de

plus en plus malaisée tandis que ma tête se mit à tourner. Sans comprendre ce qui se passait, je tentai de reprendre le contrôle de la situation en conservant mon calme et en optant pour la position assise. Pour y parvenir, j'entrepris de me focaliser sur ma respiration, effectuant de longues inspirations suivies de longues expirations. Les vertiges se stabilisèrent presque aussitôt sans s'interrompre pour autant. Si mes yeux ne distinguaient pas grand-chose dans cette quasi-pénombre, simplement interrompue par l'affichage digital du boîtier internet à côté de l'ordinateur, je voyais néanmoins la lumière se diffuser par vagues. Au bout d'un intense moment de concentration, le mouvement de balancier cessa. Je pris d'infimes précautions pour m'allonger à nouveau, sans dévier mon regard d'un iota du point que je fixais depuis de longues minutes. Je finis par me laisser de cette posture et je me tournai vers le radio-réveil, en économisant mes gestes, de peur d'un nouveau malaise. 23H15. C'était tout bonnement incroyable. Plus d'une heure s'était écoulée depuis que j'avais pris connaissance de mon nouveau statut. 16 millions. Effectivement, cela donnait de quoi tourner la tête.

Je décidai d'allumer à nouveau l'ordinateur, tant pour voir de nouveau la véracité de mes gains astronomiques que pour comprendre l'origine de mon mal. Après être retourné sur le site de la Française des jeux à la recherche de l'information que je possédais déjà, je pus mettre mon deuxième projet à exécution. Sans trop me tracasser de mon état, je tenais à trouver une explication rationnelle à ce phénomène. N'ayant pas trop le pied marin, je désirais maîtriser mon destin et éviter à l'avenir d'embarquer sur la terre ferme ; un comble quand même ! Selon les éléments que je pus recueillir sur divers forums, j'avais sans doute dû être victime d'une crise de panique. Si c'était la première de ma vie, j'avais bon espoir que ce soit également la dernière. Cette nouvelle me rassura et j'en souris même. Qui ne paniquerait pas à l'idée de détenir un compte en banque aussi bien garni, surtout du jour au lendemain ? Ce fut exactement dans cette position que me trouva Corinne en allant se coucher. Après m'avoir apostrophé sur ma désobéissance à son égard, je tentai de me justifier en invoquant l'inquiétude qu'elle avait su susciter en moi. J'indiquai alors fièrement l'écran pour lui montrer que nous n'avions nul besoin de nous soucier. Toutefois, après avoir parcouru du regard l'article en question, elle me posa une question piègeuse en me demandant mes sources de tourment. Pris de court par cette question, je mis un peu de temps à lui répondre en inventant un nouveau mensonge. J'exagérai les péripéties auxquelles j'avais été confronté toute la semaine, des problèmes de voiture en passant par le procès-verbal tout en ajoutant que la boîte d'intérim n'avait pas renouvelé mon contrat. Une petite voix m'avait poussé à produire cette nouvelle distorsion à la vérité sans véritablement savoir pourquoi. Corinne avait brièvement hoché la tête en m'invitant à dormir, « la seule chose qui me restait à faire » selon elle. J'acquiesçai pour m'éviter d'autres questions, tout en sachant pertinemment que je nourrissais d'autres projets. Réfléchir à ce qui venait d'arriver figurait en tête de liste. Et j'étais bien décidé à m'y atteler toute la nuit.

Pour la forme, je l'avais rejointe dans le lit. Je croisai alors les doigts pour la voir s'endormir rapidement. Je pourrais ainsi m'éclipser discrètement du lit. Et si elle venait à découvrir mon escapade nocturne, je pourrais toujours arguer avoir trop dormi dans la journée ce qui expliquerait mon insomnie. De toute façon, en temps normal, même sans tous ces millions, je n'aurais probablement pas trouvé le sommeil aisément. Il fallait que je réfléchisse seul à la situation afin de trouver un angle d'attaque. Si Corinne était la personne en qui j'avais le plus confiance, je tenais d'abord à faire le tour de la question en solitaire. Elle serait de toute façon la première à connaître la bonne nouvelle. Une fois confortablement installé dans le canapé et débarrassé de la culpabilité de ne rien avoir révélé à ma femme, je pus me livrer à une intense méditation. Et de tous les sentiments qui m'avaient transporté toute la journée, ce fut l'excitation qui me gagna à nouveau. Les conversations au bureau-tabac, au comptoir de mon bar préféré, à la maison ou encore au travail me revinrent en tête. Chaque

ticket validé était presque à chaque fois l'occasion d'effectuer un check-up de sa liste imaginaire. Chacun y allait de son refrain entre les faux modestes qui prétendaient ne rien vouloir changer à leur petite vie parfaite – à quoi bon jouer alors ?! – et ceux à l'imagination débordante, dépensant déjà plus d'argent que la cagnotte maximum ne les y aurait autorisés. Par mon statut d'intérimaire, j'avais dû tout voir de par la multitude de mes interlocuteurs. Certains m'avaient confié ne jamais vouloir endosser la responsabilité d'acheter les tickets pour le compte des collègues de travail, de peur de ne jamais revenir en cas de jackpot. D'autres s'étaient opposés à me voir jouer avec eux, via leur pot commun, de peur de devoir faire face à une part en plus. Plusieurs fois, j'avais dû établir des photocopies pour tous les joueurs lors d'une cagnotte collective où j'avais été désigné pour acheter les tickets.

En cas de gros gains, les uns disaient vouloir divorcer et transformer leur vie. Les autres prétendaient ne pas bouleverser pour autant l'équilibre familial tandis que les derniers s'autorisaient juste des changements mineurs. Combien de maisons, de voitures, de motos, de bateaux voire d'avions, sans oublier les traditionnels projets de voyage avais-je vu entendu formuler ? Des milliers sans doute. On voyait les économes, les gestionnaires avisés ou les investisseurs, tous nourrissant les projets les plus fous, de l'épargne totale à la dilapidation complète. Pour ma part, j'avais toujours fait partie des plus mesurés, n'optant que pour des changements mineurs. Ma vie me plaisait. Avec ma famille (presque) sans histoire, mon quotidien me satisfaisait pleinement. J'avais alors envisagé quelques modifications architecturales classiques telles une véranda ou une piscine ainsi qu'un réaménagement du garage mais sans trop d'extravagance. Cependant, l'heure n'était pas aux rêves mais à la concrétisation de tous ces projets, demeurés illusoire trop longtemps. En quelques minutes, je répertoriai tous les travaux à effectuer dans la maison. Le verdict fut sans appel : nous allions devoir déménager. Entre la véranda, une terrasse de petit déjeuner pour pouvoir profiter du soleil le matin de l'autre côté de la maison, la piscine, une chambre pour Nathan qui dormait pour le moment avec sa mère, une pièce de jeux pour mon seul plaisir et un garage plus grand, les projets se révélaient trop vastes. A moins de toucher à la maison des voisins et d'empiéter par la même occasion sur leur terrain, je ne voyais pas comment mener à bien ces projets. Quant à la Mini de Madame, au coupé Mercedes Kompressor SLK avec une préparation AMG et à la mythique Suzuki 750 GSXR, il fallait bien leur préparer un nid douillet. Je m'imaginai un instant débarquer en petite tenue dans l'entreprise qui m'employait actuellement ou ma boîte d'intérimaires privilégiée et proférer des insultes aux employeurs. Toutefois, cette idée, très récurrente lors des brainstormings sur la question, par allusion à la parodie de la publicité, ne m'enthousiasma guère. Etant très détaché du monde du travail, je n'avais aucun grief à formuler contre une personne en particulier. C'était plus le système dans son ensemble qui me déplaisait. Bien sûr, j'étais déjà tombé sur quelques patrons particulièrement antipathiques avec lesquels je n'aurais pas boudé ce sketch mais aucun visage récent ne me vint en tête. Soudainement pris d'un élan compassionnel sans précédent, je m'imaginai versant des chèques à chaque membre de ma famille. Combien pouvais-je m'autoriser à leur léguer ? 500 000 euros à chacun. Non, l'addition gonflerait trop rapidement. 100 000 euros ? Cette somme sonna bien mais elle parut pingre eu égard à l'immense fortune dont je jouissais. Et comment allaient-ils réagir à cette annonce ? Et les autres ? Les voisins, les amis, les gens du quotidien... La panique me gagna peu à peu. Comment allais-je pouvoir gérer tout cela ? Heureusement, je disposais d'une nuit entière pour répondre à ces épineuses questions.

Si la joie prédominait, l'angoisse suivait de près. Il m'arriva de somnoler à plusieurs reprises mais je me réveillais inéluctablement en transe, soit dans un état de surexcitation à peine imaginable soit avec une boule au ventre à la recherche de mon souffle pour me calmer. Je mettais à chaque fois quelques minutes à me persuader de la réalité de la situation. Mes deux précédents songes avaient visiblement laissé des traces dans mon subconscient. Je les

mis sur le compte d'une prémonition censée me préparer à l'heureux événement. D'ailleurs, j'avais été comme habitué toute la journée par cette sensation que c'était le bon jour. Evidemment, j'avais déjà caressé ce sentiment à maintes reprises en quatre ans mais il avait eu une autre saveur cette fois-là. A un moment, le doute l'emporta sur la raison et je voulus voir de mes yeux ce gain si faramineux et si inconcevable à la fois. Je me glissai alors discrètement dans la chambre de mon fils à la recherche de son netbook. Je le trouvai exactement là où je l'avais imaginé, à savoir au pied du lit. Tout excité, je n'attendis même pas d'avoir redescendu les escaliers pour le mettre en marche. L'attente pour voir l'écran d'accueil dura une éternité. Et quand je pus enfin poser mes yeux sur l'écran, ce fut pour m'apercevoir qu'un mot de passe était demandé. Je jurai d'une telle force que j'en fus surpris. Je m'immobilisai quelques secondes, retenant mon souffle, à l'affût du moindre bruit dans la maison. Rien ne venant, je repris mon activité avec minutie. En remémorant mes souvenirs, je tentai simplement d'appuyer sur la touche entrée pour lancer l'ordinateur. Un message d'erreur vint m'apprendre que la partie ne s'annonçait pas si facile. Je dus enfiler le costume d'un adolescent de 16 ans pour tenter de déjouer l'obstacle. Je maugréai quelques mots en moi-même, me reprochant de ne pas avoir d'ordinateur portable. Quant à débarquer dans la chambre et réveiller fatalement Corinne, je n'y songeai guère que quelques instants. Me prenant la tête, j'essayai de me concentrer. Une dizaine de combinaisons me passa par la tête, de sa série préférée à ses jeux vidéo, en passant par ses films cultes. Mon désespoir gagnait de minutes en minutes quand le verrou se débloqua subitement. Après avoir essayé différentes dates de naissance, je me souvins qu'il portait un culte à son poisson rouge surnommé Monty Python pour des raisons qui ne me revenaient plus. En revanche, je gardais bien en mémoire ses larmes. Du haut de ses huit ans, il s'était montré inconsolable et avait refusé un remplaçant, jugeant que personne ne serait plus jamais à la hauteur de Monty Python. Je me mis à le vénérer également puisqu'il allait me permettre de me délivrer de cette insoutenable angoisse. Dès l'apparition du fond d'écran, après de longues secondes d'attente, je cliquai frénétiquement sur l'icône de l'explorateur. Ma manœuvre, loin de faire des miracles, sembla encore plus ralentir l'ensemble, si cela fut seulement possible. Finalement, je parvins à trouver le Graal. Mais cela ne me contenta guère et je fis le tour des sites qui avaient publié les résultats du loto européen pour confirmer une fois de plus ce que je savais déjà depuis quelques heures : j'étais bel et bien multimillionnaire. J'avais malgré tout bien du mal à en être persuadé.

Le lendemain matin, en guise de réveil, j'eus le droit à la réception d'un Nathan déjà en pleine forme, en dépit de l'heure plus que matinale. Il tenta de m'escalader tout excité, répétant à foison « papy bib'on, papy bib'on ». Un coup d'œil à l'horloge livra le verdict : 8H. Contre toute attente, j'avais finalement réussi à m'endormir, sans doute épuisé par le surplus d'émotions. Pourtant, je sentis bien que je n'avais pas mon compte de sommeil. Ma fille me regarda bizarrement tout en m'embrassant, à la recherche d'une explication. Je lui fis un geste de la main pour lui signifier que ce n'était rien. Je lui parlai juste d'une terrible migraine et d'insomnies sans m'appesantir en lui adressant, au prix d'un gros effort, un regard tout paternel et particulièrement rôdé signifiant « ne t'en fais pas, tout va bien ». Elle haussa les épaules sans que je sache si l'explication lui convenait ou si elle ne voulait pas en savoir plus. Un rien frustré, je tentai de la suivre pour lui préparer le petit déjeuner et ainsi prouver mes allégations. Néanmoins, je dus aussitôt réfréner mes intentions puisqu'un vertige se déclencha, pas aussi violent que celui de la veille mais suffisant pour me dissuader de toute tentative de mouvement. Ce ne fut que quelques minutes plus tard que je pus les rejoindre dans la cuisine. Toutefois, je ne sus trouver les mots pour établir une atmosphère détendue. Pauline se contentait de bâiller et de murmurer des mots doux à Nathan, dont l'attention était presque entièrement dévolue à son biberon, mais qui me jetait d'étranges regards de temps en

temps. Je finis par capituler en déclarant toujours conserver des restes de ma migraine et en avalant devant elle un doliprane comme pour justifier mes propos.

A nouveau sur le canapé avec un semblant de petit déjeuner dans le ventre et la promesse d'aller mieux quelques minutes plus tard, je pus me remémorer le schéma tactique mis au point durant la longue nuit de veille. Et force était de constater que cette dernière, contrairement au dicton, ne m'avait pas apporté de judicieux conseils. Le *statu quo* semblait de rigueur. Je n'avais toujours pas admis la réalité mais la balance entre l'excitation et l'angoisse semblait avoir basculé. Au lieu de me trouver joyeux et excité, mon humeur semblait taciturne et morose. La seule chose dont j'étais sûr consistait à essayer de gagner plus de temps pour établir un véritable plan. J'allais devoir faire preuve, plus que jamais, de duplicité. Etrangement, cette idée me fit plaisir. Tenter de duper ma femme se révélait être un énorme challenge. De même, détenir cette information tout seul me donnait un sentiment de puissance inconnu et plutôt plaisant. Et je n'étais pas particulièrement pressé que la situation change.

## **Chapitre 4 : Un secret trop lourd à garder**

Alors que j'étais encore en train de savourer cette nouvelle vigueur, toute virtuelle, Corinne me tira de mes pensées. Elle s'étonna de me trouver à nouveau hors du lit et me bombardait de questions. Je sortis mon plus beau masque pour tenter de la leurrer en répondant le plus clairement à son interrogatoire. En dépit de tout le charme que j'avais déployé, mon entreprise de mystification ne fonctionna guère. Elle me rétorqua, en jetant un fugace regard à Aurélie, que nous reprendrions la conversation plus tard. Le moment me sembla idéal pour opérer un retrait vers l'établi, installé au fond du garage, au prétexte d'un peu de bricolage pour me changer les idées.

En lieu et place du meuble que j'étais censé façonner de mes mains, c'était une fois de plus le cerveau que je m'escrimais à modeler. Cependant, aucune direction précise ne s'offrait à moi. L'inquiétude m'empêchait d'avoir les idées claires or cette dernière ne cessait d'empiéter sur la joie d'avoir gagné. J'appréhendais dorénavant toutes les étapes : celle traumatisante de conserver le ticket jusqu'à la remise officielle du chèque, celle de l'annonce à la famille, celle de me déclarer au bureau de tabac, celle du regard des voisins... Je broyais de plus en plus du noir, sans arriver à trouver une issue favorable au grand ramdam que ne manquerait pas de provoquer ce gain. Pour tenter de me divertir, j'entrepris finalement de finir le meuble commandé par ma femme, en stand-by depuis trop longtemps. Pourtant, après avoir manqué de me couper un doigt à la scie sauteuse, de m'être percé la main et d'avoir joué au Christ sur sa croix, je dus me résoudre à abandonner ce projet. Ma main avait déjà subi une légère coupure et goûté d'un peu trop près le marteau. Au vu de ma forme olympique et de ma concentration sans faille, il fallait savoir renoncer. Je demeurai là, le regard hagard, perdu dans mes pensées jusqu'à ce que l'appel du déjeuner parvienne à mes oreilles.

Dès mon arrivée, en bon dernier, je sentis un ange passer. Jérémy avait enfin réussi à émerger – sans doute vers midi comme à son habitude le week-end – et s'était joint à nous. Il avait même réussi le tour de force de me précéder, ce qui eut le don de m'irriter. Je ne pouvais même pas l'attaquer sur ce point précis. Je tentai tout de même ma chance en lui demandant d'une manière agressive s'il nous ferait grâce de nous informer de son heure de réveil. Guettant la réponse sur ses lèvres, elle me parvint par-derrière, de la bouche de ma femme, sur un ton tout aussi déplaisant : 11H. Corinne prit ensuite soin de me rabaisser en vantant à l'assemblée la joie d'avoir un être si charmant à table. Je fis un sourire de convenance sans demander mon reste. Elle enchaîna alors en me demandant comment je me sentais. Je ne déviai pas d'un fil de ma stratégie de défense en me réfugiant derrière le subterfuge de la migraine et les soucis d'une dure semaine déjà évoqués avec elle la veille. Mon aînée se mit à me taquiner en me demandant si je me mettais dans tous mes états pour une autre femme. La question, très surprenante, eut le don de me déstabiliser. Je pris soin de répondre par la négative, tout en remarquant le regard soutenu de Corinne. Puis, ce fut au tour de mon fils de se manifester :

- Moi je sais ce qu'il a.
- Quoi donc ? répondit Corinne.
- Oui, quoi donc ? repris-je d'un air faussement ironique qui ne masquait pas totalement mon inquiétude.
- Papa a gagné le jackpot au loto ! s'écria-t-il.
- Quoi ?! hurlai-je. Mais qu'est-ce que tu racontes ? ajoutai-je, d'une voix radoucie que je tentai de contrôler au maximum.
- Eh oui. T'es grillé papa ! se mit-il à rire. D'ailleurs, vu ta tête, on dirait que j'ai vu juste.
- Ben alors, papa, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? reprit Pauline.



- C'est vrai papa ? questionna à son tour Aurélie avec son sourire candide.
- Je ne sais pas, finis-je par balbutier en cherchant à comprendre, fixant mon fils.
- Je sais tout. Tu crois que je ne t'ai pas grillé ? Tu sais peut-être trouver un mot de passe mais tu ne sais pas encore effacer les traces de ton larcin.
- Bien...vu, enchaînai-je, comprenant enfin là où il voulait en venir et me mordant la langue au passage de rage. Mais non. C'est tellement pitoyable que je préfère passer mon tour.
- Si, si, éclaire-nous, reprit Corinne.
- C'est simple. Du fait de ma migraine hier, j'ai exceptionnellement oublié de regarder les résultats du loto et alors... Non, c'est ridicule. Et arrêtez de me regarder comme ça !
- Et alors..., m'encouragea Pauline.
- Pfffttt. Vous promettez de ne pas vous moquer ?
- Promis, répondirent-ils tous en cœur, à l'exception de Nathan.
- Et alors... je me suis réveillé cette nuit et je me suis mis à y penser. Et plus j'y pensais et plus j'avais l'impression d'avoir gagné. Ne voulant pas réveiller votre mère, j'ai décidé de prendre son ordinateur, dis-je en désignant le cadet de la fratrie d'un geste de tête.
- Et non seulement il ne m'a pas réveillé mais en plus il a cracké mon netbook, reprit-il de bon cœur, content d'être au centre de l'attention.
- Quoi ?! Papa a cracké ton ordi ! Il est trop fort, s'enflamma ma petite dernière.
- Oui, enfin, il a juste trouvé le mot de passe qui était, de toute évidence, trop simple.
- Bon, est-ce que vous permettez que je finisse mon histoire ? les interrompis-je. Donc, j'ai cherché sur internet mais j'ai fait chou blanc. Pour être sûr de ne pas m'être trompé, j'ai entrepris de vérifier sur d'autres sites. Voilà tout.
- Es-tu sûr de cela ? Car vérifier sur un site autre que le site officiel, cela me paraît un peu étrange, me sonda fort adroitement Pauline.
- Oui, je suis sûr, dis-je d'un ton las. Mes tickets sont sur la table du haut d'ailleurs si vous voulez vérifier, à côté de l'ordinateur, ajoutai-je pour clore le débat. Je dus néanmoins lutter intérieurement pour réfréner de toucher le ticket dans ma poche. Le troisième, le flash, celui dont personne n'avait connaissance.

Les rires qui fusèrent de toute part me rassurèrent en partie, même s'ils violaient le pacte de non-humiliation tacitement conclu quelques minutes auparavant. Ce n'était pas passé loin ! Comment avais-je pu me montrer aussi imprudent en ne remettant pas l'ordinateur à sa place ? Je finis par me rassurer pleinement un peu plus tard en me remémorant ses paroles. A l'évidence, je ne possédais pas les connaissances pour effacer mon historique sur internet. Il n'y avait ainsi aucun regret à avoir. Je me promis tout de même de me montrer plus vigilant.

L'après-midi se révéla beaucoup plus tranquille avec une maison désertée par tous les membres de la famille. Aurélie avait un match de basket-ball et toute la tribu avait décidé de la suivre hormis les trois mâles de la maison. Nathan n'avait évidemment pas eu son mot à dire du fait de son jeune âge et avait naturellement suivi sa mère nourricière plus que sa tante. Jérémy avait mieux à faire que de « regarder des gamines courir derrière un ballon » et préférerait importuner les filles ou traîner près d'un abri de bus en fumant quelques cigarettes glanées ci et là, se plaignant sans doute de ses « vieux qui abusaient grave ». Quant à moi, j'avais décliné l'invitation avec joie en prenant garde toutefois de ne pas trop la manifester, tant pour ne pas froisser mon petit ange que pour ne pas paraître suspect. Une moue et quelques mots bien placés avaient suffi pour me laisser tout à mon bonheur de récupérer une maison vidée de tous ses habitants.

Enfin seul, je commençai par sursauter en voyant mon teint blafard dans le miroir. Je pris conscience que je n'étais même pas passé par la case salle de bain de toute la journée. Ma tête dégarnie, mes oreilles décollées qu'une opération n'avait pas pu entièrement cacher, mes

petits yeux sombres, ma barbe proéminente, mes abdominaux « Kronenbourg »... Tout me parut affreusement laid. Objectivement, je faisais peine à voir. Je fus contraint de reconnaître que les affaires n'avançaient plus que cahin-caha depuis la découverte de la veille. En quelques heures, j'avais multiplié les mensonges et les comportements étranges, ne dormant que très peu, me nourrissant avec difficulté et occultant de me laver. Heureusement, je disposais de quelques heures de répit pour faire le point même si j'avais peu d'espoir de trouver une solution qui me fuyait depuis la veille. Que faisaient les autres dans pareil cas ? En me posant enfin une bonne question, je réalisai que je venais de trouver un embryon de piste. Je fonçai dans la chambre pour démarrer l'ordinateur. J'en profitai pour bifurquer ensuite dans la salle de bains pour une toilette rapide, le temps que la bête se réveille. Assis devant l'ordinateur, je fis crépiter les touches du clavier, partant dans toutes les directions, en absorbant toutes les informations que je parvenais à dénicher. Des articles de presse sur les gagnants, des voyages, des analyses sociologiques, des références de livres, des commentaires d'heureux gagnants, des idées d'investissement, des projets de maison ou de changement de véhicules... Tout se succéda dans un fouillis total, sans aucune logique. Je naviguais à vue sans aucune direction. Un article me guidait sur une idée que je choisisais d'approfondir, avant de dévier sur une autre. J'avais perdu tout esprit critique et le fil de mes pensées.

Quand la voiture se fit entendre dans l'allée, je lâchai un juron à la recherche désespérée d'une montre alors que j'avais doublement l'heure indiquée juste sous mes yeux, sur l'ordinateur et sur la box. Je pus pousser un soupir de soulagement en me rendant compte que seules deux heures s'étaient écoulées depuis leur départ ; ils ne pouvaient déjà être revenus. Le moment où je parvins à cette conclusion coïncida avec le retentissement de la sonnette d'entrée. Surpris, je restai hébété par cette intrusion. Et plutôt que d'aller ouvrir la porte, je demeurai coi dans la chambre, me surprenant même à retenir ma respiration. Plusieurs coups sourds dans la porte me firent tressauter. L'intrus semblait manifester des signes d'impatience. Pour autant, je ne modifiai pas ma stratégie d'un fil, restant au tapis. Après avoir retenté sa chance sur la sonnette d'entrée, il se décida enfin à rebrousser chemin. Je pus souffler tout en me questionnant intérieurement sur les raisons qui m'avaient poussé à un comportement aussi puéril. Mais je n'eus pas le temps de m'appesantir plus sur la question que déjà mon cerveau embrayait sur le seul sujet qui me préoccupait depuis de longues heures. Et je me replongeai sans hésiter dans ma passionnante lecture.

Ce ne fut que deux heures plus tard que mon entreprise fut stoppée. Je constatai, un rien dépité, que cet amas d'articles n'avait fait qu'ajouter à la confusion. Je ressortais même de cette expérience de surf virtuel plus angoissé qu'auparavant. Je pris soin d'effacer mon historique internet, grâce à quelques recherches effectuées au préalable, puis de couper l'ordinateur. Je me jetai ensuite sur le lit en ayant eu la présence d'esprit de le défaire. Ma femme se manifesta quelques instants plus tard en me demandant de mes nouvelles. Je n'eus même pas à mimer un quelconque mal-être puisque la tête me tournait réellement après tout le temps passer à cogiter devant l'écran. Corinne partit à la recherche d'un doliprane puis me questionna à son retour à propos d'un de mes amis de longue date, Gérard. Devant mon air perplexe, elle me reposa la question en précisant qu'elle avait discuté un petit peu au basket-ball avec lui et qu'elle lui avait conseillé de me rendre visite pour me changer les idées. Je dus à nouveau lui mentir en prétendant m'être assoupi et n'avoir rien entendu. Elle s'en étonna et chercha à savoir si j'avais au moins pris l'air pour profiter du temps magnifique qu'il faisait. Je secouai la tête, en prenant une mine dépitée, avant d'ajouter que je n'étais pas sorti de la chambre. Elle m'y encouragea alors vivement. Incapable de la moindre réflexion, j'entrepris de lui obéir, plus préoccupé sur l'instant par mes maux de tête violents que mes millions. La soirée se passa tant bien que mal, le paracétamol ayant atténué la douleur sans pour autant la faire totalement disparaître. Epuisé par ces dernières vingt-quatre heures plus qu'éprouvantes, je fus, ce soir-là, le premier à rejoindre le lit avec l'espoir d'une nuit pleine.

Si je ne tardai pas à trouver le sommeil, ce dernier fut interrompu, à de nombreuses reprises, par une série de cauchemars. Le flux de l'information recueillie sur la toile rejaillissait, me laissant une impression déplaisante d'angoisse au réveil. Je me mis inconsciemment en scène dans tous les scénarios. Dans un premier, je ne touchais pas mon gain car j'avais tout simplement égaré le ticket. Une variante voulait que ce soit Corinne qui me le vole me laissant seul, triste et sans un sou. Le feu parvenait également à la même conclusion dans une version encore plus trash en laissant quelques cadavres derrière lui. Cette nuit-là, je changeai à maintes reprises de voitures. Corinne prit l'initiative de divorcer tandis que c'était moi quelques instants plus tard qui la quittait. Les plus invraisemblables intrigues s'entremêlaient, avec des rebondissements tout autant improbables, dans mon cerveau embrumé. Quand le réveil indiqua enfin 7H je pus m'extraire du lit, incapable de toute façon de trouver à nouveau le sommeil. J'avais la désagréable impression que, loin de trouver des réponses, je me posais de plus en plus de questions. Avec des heures de sommeil en moins dues aux trois précédentes nuits chaotiques, je commençai à éprouver de plus en plus de difficultés à avoir les idées claires. Et comme en pareil cas, mon moral déclinait. L'idée fulgurante de déchirer ce minuscule bout de papier me traversa l'esprit l'éclair d'un instant mais je n'en fis rien. Je finis même par sourire de cette pensée idiote. Pourquoi jouais-je depuis des années ? Je n'allais pas gâcher cette opportunité d'un simple claquement de doigts. Faisant enfin preuve d'un sens critique, je sus mettre en avant plusieurs articles lus la veille sur les grands gagnants notamment les propos de l'un d'entre eux. Ce dernier disait qu'on pouvait mettre entre un jour et six mois pour s'en remettre. Or, je n'en étais qu'à mon troisième jour. Il fallait accepter et se monter patient. Fatalement, les choses allaient se décanter d'elles-mêmes.

Quelque peu rasséréiné par cette pensée magique digne de mon petit-fils, je pris soin d'essayer de me montrer plus ouvert en attendant ce fameux déclic. Mais Corinne se montra très pressante dès son réveil en me posant à nouveau tout un arsenal de questions destinées à me déstabiliser. Elle me dit qu'elle était loin d'être dupe et qu'elle savait pertinemment que je lui cachais quelque chose. Perturbé par cette attaque frontale, je ne pus répliquer que par la défensive, en mentant et en niant la réalité. Les mots fusèrent de part et d'autre et je finis par partir en claquant la porte, sans véritablement connaître la suite des événements. Je restai ainsi pendant un temps qui me sembla une éternité sur le pas de la porte, comme si j'étais un simple observateur d'événements qui me dépassaient. Pris dans cette spirale du mensonge, sans doute affecté par un manque de sommeil et assommé par ce gain, j'avais perdu tout pouvoir de décision. Depuis le début, je subissais plus que je n'agissais or je n'étais pas habitué à me trouver dans cette situation. L'idée d'aller voir Gérard me traversa l'esprit mais je dus réfréner cette envie, persuadé de devoir garder ce secret. J'étais terrifié à l'idée de gérer tout un tas de choses et je n'avais toujours pas pris la mesure de ce qui était advenu. J'avais également peur de la réaction des autres mais aussi de la mienne. N'étais-je pas déjà en train de changer dans une certaine mesure en gardant cet énorme secret alors que j'avais toujours tout partagé avec ma femme ? Ne sachant que faire, toujours à la recherche de repères, je pris la voiture en prenant la direction du travail, plus par automatisme que par conviction.

Durant tout le trajet, je n'eus de cesse de ressasser le fil des événements, de mon premier rêve, en passant par l'achat du ticket et la découverte du gain jusqu'aux raisons qui me poussaient désormais à tenir le volant en direction de mon lieu de travail après ma dispute avec Corinne. Tout cela n'avait aucun sens, aucune logique. Je dus parvenir au parking avant d'en arriver à cette conclusion. Je n'avais plus qu'à faire demi-tour et profiter du voyage d'une demi-heure pour échafauder un plan. Toutefois, toujours dénué de toute stratégie à mi-chemin, je décidai de m'arrêter près d'un étang où je venais à l'occasion pêcher, à la recherche de l'inspiration. L'idée de tout révéler à mon épouse vint à plusieurs reprises mais

je luttai contre cette pensée. J'étais comme un enfant, empêtré dans un mensonge qu'il ne maîtrisait plus. Une fois qu'on avait décidé de dévier de la vérité, on pouvait aisément revenir dans le droit chemin lorsqu'on était confronté la première fois à son mensonge. A ce moment-là, la marche arrière demeurait possible et on pouvait s'en tirer non sans mal avec quelques excuses. Mais dès qu'on s'aventurait à confirmer son mensonge, en l'enrobant de quelques détails supplémentaires, il n'était plus possible de revenir en arrière. La machine était enclenchée et on ne pouvait que prendre de la vitesse. Et pour une raison inconnue, je demeurais persuadé que je saurais lui dire, au moment opportun. Tout comme j'avais eu le pressentiment d'avoir gagné avec ce ticket, j'avais le même ressenti concernant le fait de devoir encore garder ce secret pour moi seul. Je regagnai ainsi la maison dans cet état d'esprit avec une demi-douzaine d'excuses prêtes à l'emploi mais sans être convaincu par une en particulier.

Je débarquai en plein repas du midi avec de nombreuses paires d'yeux braquées sur moi. Et alors que je cherchai les mots les plus judicieux en me raclant la gorge, je sentis mon corps chavirer. Je dus prendre appui sur le dossier d'une chaise, suite à ce malaise non feint. Tout comme le vendredi soir, j'étais pris de vertiges étourdissants, sentant mes forces se dérober. Je ne pus répondre aux questions angoissées de l'assemblée que j'avais du mal à décrypter. Je sentis une force me soulever tandis qu'une voix rassurante me parvenait. On me força à absorber un médicament que je n'avais de toute façon pas la force de refuser. Allongé sur le lit à l'étage, je fus étonné de me trouver là, sans souvenir d'avoir grimpé les escaliers. Je pus entendre ma femme qui discutait à côté de moi. En me concentrant, je remarquai que le sujet de conversation n'était autre que moi et que la personne au bout du fil semblait demander de mes nouvelles puisque ma femme me regardait avec insistance avant de formuler toute réponse. Je compris qu'elle avait dû appeler le médecin et même le SAMU puisque nous étions dimanche. Le seul recours était de composer le 12 qui allait la rediriger vers un médecin de garde. Je soufflai et je fis signe à mon épouse de procéder à une pause. Je pouvais encore éviter la confrontation avec un médecin. Elle raccrocha mais se précipita à nouveau sur le téléphone tapant sur les touches avec une dextérité que je ne lui connaissais pas. Pris de court, je me levai et me dirigeai sans hésitation sur la *box* que je débranchai aussitôt. Corinne parut surprise et me jeta un regard circonspect en première intention avant de m'en lancer un autre qui se voulait furibond.

- Puis-je savoir à quoi tu joues ?
- Moi ? A rien du tout, je t'assure.
- Vu que tu ne veux rien dire, je me suis dit que tu accepterais peut-être de te confier à un médecin.
- Me confier ? Mais qu'est-ce que tu veux que je lui dise ? Que j'ai mal au crâne, que je dors très mal depuis quelques jours et puis quoi... que tu me fais chier là, en ce moment précis?!
- Quoi ?! C'est la meilleure celle-là. Alors, dois-je en déduire que tout cela est de ma faute ?
- Non, excuse-moi. Je déraile. Touche toi-même, m'avançai-je vers elle en lui offrant mon crâne.
- Mais oui, tu sembles fiévreux. C'est bien ce que je te disais. Je m'inquiète pour toi. Tu ne me parles pas et je ne t'ai jamais vu comme cela.
- Ecoute. Regarde-moi, l'implorai-je en lui prenant les mains. Je te promets que je ne te cache rien. J'ai juste un coup de mou, c'est tout. Je me pose quelques questions en rapport avec mon travail, mes amis, nous... Je ne sais pas, c'est peut-être la crise de la cinquantaine en retard. Là, j'ai juste envie de me reposer et de passer à autre chose demain. Ca ira mieux avec quelques heures de sommeil.
- Je ne suis pas convaincue, j'ai l'intuition que c'est plus que cela, qu'il y a autre chose.

- Quoi ?
- Je ne sais pas. Ce n'est pas moi qui joue le cachottier et qui fais des malaises toutes les cinq secondes.
- Ecoute, je suis épuisé là. Je vais me reposer dans l'immédiat. Tu n'appelles pas le médecin et je te promets que si mon état ne s'améliore pas, je le ferai moi-même la semaine prochaine.

Elle accepta tant bien que mal cette compromission, à mon grand soulagement, en disant toutefois qu'elle allait me surveiller et qu'il fallait que je tente d'avoir les idées claires pour pouvoir discuter sereinement de la situation. En lieu et place d'une victoire, je m'étais juste offert un peu de répit. Mais je n'eus pas le temps de ressasser cette scène que déjà mes forces m'abandonnaient.

L'après-midi défila ainsi très vite, tout juste entrecoupée par une microdiscussion avec Corinne vers 15H, lorsqu'elle avait interrompu ma sieste. Elle avait voulu s'assurer que tout allait bien et savoir si elle pouvait s'absenter avec les plus jeunes. Elle avait mis mon téléphone portable bien en vue sur la table de chevet et m'avait montré le sien pour me faire comprendre qu'elle restait disponible. Elle avait tout de même insisté pour rester ce que je n'avais pas compris vu qu'elle m'avait réveillé pour me dire le contraire. Jouant le rôle qui m'était dévolu, je l'avais alors forcée à partir ce qu'elle avait semblé faire à contrecœur. Je n'avais pas pu m'empêcher de penser qu'en dépit de nos trente ans de mariage, nous demeurions, par moment, de grands enfants. J'avais ensuite à nouveau sombré, sans même avoir pris le temps de manger. Et ce n'était qu'au retour de la troupe que j'avais émergé avec toujours une sensation de mal-être bien présente. Pour fêter le retour du bruit, j'avais immédiatement avalé un doliprane. Corinne avait pris de mes nouvelles tout en m'apportant un plateau-repas. Je ne dus pas lui faire le plus grand effet puisque je demeurais moi-même perturbé. Avec presque quatre heures de sieste et un après-midi très ensoleillé perdu, j'aurais au moins pu espérer me réveiller en meilleure forme, d'autant que je n'avais presque pas pensé à ce foutu gain qui me pourrissait l'existence. Or, je devais bien reconnaître qu'il n'en était rien. Je pris mon mal en patience et passai ma soirée alité, cherchant à lire quelques magazines sans vraiment y parvenir. Seule la télévision m'apporta un peu de réconfort. Et à 21H – un record ! –, je dus capituler et entreprendre de commencer ma nuit, la peur au ventre. La crainte de ne pas y arriver au bout d'une traite était réelle. Pourtant, plus que jamais, j'avais besoin d'une nuit récupératrice pour enfin y voir clair.

En me réveillant le lendemain matin, je fis un rapide décompte. Cela faisait désormais environ 56 heures que j'avais pris connaissance de la nouvelle. Je n'avais néanmoins pas l'impression d'avoir progressé d'un iota depuis. Je me trouvais empêtré plus que jamais dans mon mensonge. Le seul point positif résidait dans ma nuit, meilleure ou plutôt moins mauvaise qu'escompté. Avec les idées désormais un peu plus claires, je comptais bien trouver rapidement le déclic. Corinne avait même voulu se lever avec moi, alors qu'elle ne travaillait jamais le lundi, signe qu'il fallait trouver une solution en urgence. Au prétexte d'un retard imaginaire, j'esquivai la confrontation et partis le ventre vide. Ma journée ne commençait pas sous les meilleurs auspices...

Gérer mes émotions tout en travaillant ne s'apparenta pas à une sinécure. Entre deux clients, sur la route, je ne pouvais m'empêcher de repenser à tout cela. Des sentiments de joie revenaient, par à-coups, se matérialisant par des excès de vitesse et une euphorie débordante. Ils ne duraient guère et se voyaient vite remplacés par des phases de spleen tout autant perturbantes. La journée passa rapidement malgré tout et c'était avec appréhension que je guettais l'horloge, conscient de devoir affronter mon épouse à mon retour. Mais c'était sans compter sur Gérard qui m'invita à nouveau à venir observer la touche finale des travaux qu'il avait entrepris dans son séjour. L'idée, ayant occasionné moult refus jusqu'alors, ne

m'enthousiasmait pas puisque j'avais presque déjà tout vu pour y avoir en grande partie participé. Cependant, mon ami avait tenu à se réserver les ultimes travaux de finition pour nous faire la surprise. L'occasion de faire faux-bond à Corinne ne pouvait pas mieux tomber. Je l'informai courageusement par un SMS, lui précisant que j'allais sans doute rentrer tard puisque Gérard n'était pas du genre concis.

La parade fonctionna si bien que mon meilleur ami m'invita même à manger ce que je ne pus, évidemment, refuser. Gérard était petit, brun, et maigre. Son visage anguleux, aux yeux parfois rougis était déjà marqué par les rides. Motard dans l'âme, on ne le connaissait qu'habillé de cuir de la tête aux pieds. D'ordinaire bavard et nerveux, sa langue se déliait plus encore lors des soirées arrosées qu'il affectionnait particulièrement. Les virées à moto avaient ponctué sa jeunesse, il avait été assez fou pour faire un voyage seul en Algérie, par des températures indues, portant son équipement trop chaud qui le confinait au bord du malaise. Il invita pour la forme mon épouse, qui, comme à son habitude en semaine, déclina poliment. J'avais ainsi trouvé ma parade. Il me suffisait de trouver un copain tous les soirs jusqu'à ce que je prenne une décision ! Contre toute attente, Gérard, accompagné de la bonhomie légendaire qui ne le quittait jamais, réussit la difficile mission de me distraire. Il remarqua bien sûr ma petite forme que je mis immédiatement sur le compte du travail et d'insomnies récurrentes. Il ne m'en tint pas rigueur et la soirée se déroula sans accroc. Ce ne fut que dans la voiture sur le chemin du retour que l'angoisse réapparut, dévastant tout sur son passage. En acceptant ce chèque, n'allais-je pas devoir renoncer à tout cela ? Comment se comporterait Gérard à mon encontre ? Lui, bien sûr, mais aussi tous les autres. L'homogamie demeurait la base de nos rapports sociaux. Et cette valeur devait sans doute revêtir encore plus d'importance dans une cité ouvrière comme Roubaix. N'avait-on pas le titre peu envieux de commune la plus pauvre de France ? Qu'advierait-il si le quartier se dotait d'un nouveau riche ? Les doutes sur la conduite à tenir s'ajoutaient aux autres...

Cette escapade ne m'épargna pas le courroux de mon épouse. Je me pliai en quatre pour lui raconter ma journée dans les moindres détails, ne lui épargnant aucune tirade de Gérard. Toutefois, à trop paraître normal et détaché, mon attitude dut lui paraître suspecte et elle ne se gêna pas pour me le faire remarquer. Le ton monta alors rapidement et la conversation s'acheva, sans surprise dans ces cas-là, par une porte claquée. Je ne tardai pas à me coucher, arguant justement de mon état, d'un air revancharde, à l'encontre de Corinne. Si je soufflais intérieurement d'avoir gagné une journée, j'ignorais alors que j'allais devoir jouer et rejouer la même scène toute la semaine jusqu'à l'incident de trop qui ferait basculer ma carrière de fabulateur.

Le mardi, j'allai jusqu'à demander des heures supplémentaires à mon chef pour rentrer le plus tard possible, invoquant des frais exceptionnels et donc un besoin urgent d'argent. Le mercredi, je pris l'initiative d'aller en repérage dans plusieurs magasins de bricolage au prétexte de vouloir changer de parquet dans notre chambre. Et le jeudi, je fis la surprise de ma visite à un ami, redevenu célibataire par la grâce du divorce. Il ne connaissait pas sa chance ! A chaque fois, Corinne me demandait la justification de ces retards, forcément suspects à ses yeux. Je lui répondais le plus simplement du monde, d'humeur débonnaire. Je ne pouvais tout de même pas « planter mon boss » ou abandonner un ami qui n'avait toujours pas digéré sa douloureuse séparation. Quant à ma subite volonté de changer le parquet, je lui indiquai que je ne faisais que répondre à ses désirs, avec certes du retard par rapport à la demande initiale. Mais je savais pertinemment que je ne pouvais vivre d'expédients *ad vitam aeternam*. Une autre semaine à ce tempo se révélerait impossible. Mes nuits demeuraient chaotiques et j'éprouvais de plus en plus de difficultés à remplir ma tâche au quotidien. De même, je ne pouvais décompresser le soir en multipliant les rendez-vous divers et en retrouvant une ambiance tendue une fois rentré à la maison. Concernant le ticket, je commençais à me

persuader de le brûler avant que les flammes de l'enfer ne me rattrapent. Il ne m'avait jusque-là rien rapporté de bon. Et les sentiments que j'éprouvais ne me rassuraient guère. Plus que celui des autres, je devais bien reconnaître que c'était bien mon changement que je redoutais le plus. Et c'est perdu dans ces pensées, après avoir rencontré le dernier client de la journée, sur le chemin du retour, que je percutai sur le flanc arrière droit une voiture déjà engagée sur le rond-point que je venais d'emprunter.

La voiture blanche, un utilitaire, fit un tour sur elle-même avant de se renverser sur le côté et de finir sa course sur le toit. La violence du choc me ramena bien vite à la réalité. Tout s'était passé en une fraction de seconde et je n'en gardais aucun souvenir immédiat. J'avais plus la sensation d'être spectateur de l'accident plutôt qu'acteur. Et pourtant, mon véhicule accidenté ne désignait nul autre coupable. Tout l'avant de la 306 se trouvait sérieusement amoché avec de multiples débris sur le bord de la route. Sonné par le choc, je demeurais abasourdi par les événements. Un autre automobiliste me convia alors à déplacer ma voiture pour la ranger sur le bas-côté, à côté de l'endroit où l'autre véhicule avait fini sa course, pour dégager la voie. Mais, me voyant sans aucune réaction, il m'expulsa de la voiture pour le faire lui-même. Je me contentai de suivre les quelques individus qui s'étaient garés pour prendre connaissance de l'état de santé des personnes accidentées. Je pus constater avec soulagement que le conducteur, finalement unique individu à bord, était arrivé à s'extraire du véhicule avec l'aide de la première personne sur place. Rapidement, une troupe d'une dizaine de badauds se forma, créant au passage un bouchon sur le rond-point déjà bien engorgé en cette fin d'après-midi précédant le week-end. Le conducteur semblait passablement choqué mais en bonne santé. Toutefois, le fait de tourner la tête paraissait lui occasionner des mimiques de douleur. Je me dirigeai spontanément vers lui tout en demeurant coi, ne trouvant aucun mot adapté à la situation. L'homme érigé en sauveteur quelques instants plus tôt s'essaya alors au rôle de justicier en m'enjoignant d'un ton fort désagréable de m'excuser auprès de ma victime. Trop choqué encore pour riposter, je m'exécutai d'une manière désinvolte, en manquant singulièrement de conviction, ce qui eut le don d'énerver encore plus mon interlocuteur. Il me demanda aussitôt des comptes en multipliant les questions embarrassantes. Avec celui désormais de procureur, c'était déjà le troisième costume qu'il endossait en moins de cinq minutes ! Me voyant toujours désespérément muet, il chercha du soutien parmi les curieux en les haranguant. Rapidement, j'eus l'impression que la foule, faisant preuve d'une hostilité excessive à mon égard, me conspuait. Si ma part de responsabilité ne se discutait pas, il n'en demeurait pas moins que j'étais moi aussi choqué. Et comme pour corroborer cette assertion, sans que je ne sache sa provenance, une gifle vint caresser ma joue d'une manière peu délicate. Elle eut le mérite de me sortir de ma léthargie. Je fis signe aux gens de se calmer et entrepris de m'excuser à nouveau avec plus de conviction. Ma victime du jour convergea dans mon sens et accepta mon explication. Quelqu'un eut l'intelligence de nous faire asseoir et ce fut dans cette position, côte à côte, victime et bourreau, que nous attendîmes les secours, prévenus depuis belle lurette grâce à la magie du smartphone d'un des témoins de la scène.

Les gendarmes d'abord, rapidement suivis des pompiers, vinrent finalement dans un temps record. La maréchaussée assura la fluidité de la circulation du rond-point, partiellement encombré par les badauds, dont l'afflux n'avait cessé. Certains prenaient même des photos tandis que les plus curieux s'en remettaient aux premiers arrivés pour connaître tous les détails. L'un d'entre eux parut même sérieusement frustré quand il apprit qu'il n'y avait eu ni blessé sérieux ni effusion de sang. Ce déferlement de moyens me semblait pour le moins déraisonné par rapport à cet accident ou plutôt cet incident. Il n'y avait presque eu que de la tôle froissée et Michel, le conducteur de l'utilitaire, s'en était tiré avec un torticolis, refusant même de porter une minerve. Il allait néanmoins se voir prescrire une incapacité de travail de huit jours, ce que j'allais apprendre par la suite en prenant de ses nouvelles. Quant à moi, je ne ressentais aucune douleur particulière et fut déclaré apte au travail. Les gendarmes

m'empêchèrent de reprendre le volant, m'enjoignant à contacter mon patron. Ce fut donc ce dernier qui me ramena, un rien dépité à la vue de son véhicule de service mais surtout content de la conclusion de cet accident sans gravité. Il me força à prendre quelques jours de vacances pour me reposer, me jugeant de toute façon très fatigué d'une manière générale. Enfin, je dus, toujours sur ses ordres, prévenir Corinne. La facture n'allait pas tarder à m'être présentée.

Cette dernière, après une première phase d'empathie bien naturelle et après s'être assurée que j'allais bien, avait alors changé de registre en m'attaquant, prenant toutefois soin de le faire en aparté. Et elle s'était a priori bien renseignée. Elle s'était rendu compte que c'était à mon initiative que j'avais effectué des heures supplémentaires en début de semaine et que je m'étais rendu chez mes amis. De même, elle avait remarqué que je n'avais pas joué au loto de la semaine, lui épargnant le rituel du tirage télévisuel. Tous ces indices lui suggéraient que je lui cachais quelque chose de grave.

Partiellement détruit par une semaine de mensonges, d'insomnies et d'hyperactivité cérébrale à laquelle s'était rajouté cet accident, je n'avais plus la force de continuer de pratiquer ce jeu malsain. Je lui demandai d'imprimer les résultats de l'Euro Millions du vendredi 30 septembre sans poser de questions et de m'attendre. Je partis alors dans le garage à la recherche de mon ticket miraculeux, soigneusement conservé dans la caisse à outils en ce vendredi – je changeais de cachette tous les jours, conformément à mon rêve plusieurs mois en amont. Je le posai ensuite bien en vue sur sa feuille, juste sous les numéros fraîchement imprimés, sans prononcer le moindre mot. Le visage de Corinne changea alors instantanément de couleur. Dans un premier temps, elle se contenta de prononcer une unique phrase : « Est-ce bien ce que je dois comprendre ? » avant de m'accabler de questions, tout en poussant par intermittence des petits cris de joie. Je ne pus prendre part à cette démonstration, trop occupé à la canaliser pour ne pas ébruiter la nouvelle dans toute la maison. Ayant fait jurer le secret dans l'immédiat à Corinne, je tombai aussitôt dans les bras de Morphée, épuisé par cette semaine harassante et enfin débarrassé de mon fardeau. Ma galère comptait désormais un membre d'équipage supplémentaire, ce qui n'était pas pour me déplaire.



*Fin de l'extrait.*

*Si le début de Gagnants Perdants, correspondant à peu près à 1/5<sup>ème</sup> du roman, vous a donné envie de suivre les tribulations de la famille Coutteure, avec Serge à sa tête, vous pouvez en faire l'acquisition sur ce site.*

*Pour toute question ou tout commentaire, vous pouvez laisser vos impressions sur ma page d'auteur, sur le site : <http://nbekblog.free.fr> ou m'envoyer directement un courriel à l'adresse suivante : [nbek44@gmail.com](mailto:nbek44@gmail.com).*

*D'avance, je vous souhaite une bonne lecture.*

*Nicolas Eschrich*